Mr La Rocque

BEAUPORT

007562

Asile des Aliénés de la Province de Québec

RAPPORT DES DIRECTEURS-PROPRIETAIRES

POUR L'EXERCICE 1872-73

OBSERVATIONS CRITIQUES

EXTRAITES DU JOURNAL « LE FRANC-PARLEUR »

PAR

A. FEGIN

[Villeneuve]

Obsecro vos, fratres, ut exhibeatis
Deo rationabile obsequium vestrum
Rom. XII. 1.

MONTREAL

IMPRIMERIE « LE FRANC-PARLEUR, » 22, RUE ST. GABRIEL

1874

A Mr Alfred La Roque

Vice Président du Bureau de Régie

de l'Union - allée de ta

Hommage d'un Etranger

L'Auteur

Paul de Malijay

Officier aux Zouaves Pontificaux

BEAUPORT

Asile des Aliénés de la Province de Québec

RAPPORT DES DIRECTEURS-PROPRIETAIRES

POUR L'EXERCICE 1872-73

OBSERVATIONS CRITIQUES

EXTRAITES DU JOURNAL « LE FRANC-PARLEUR »

PAR

A. FEGIN

Obsecro vos, fratres, ut exhibeatis
Deo rationabile obsequium vestrum
Rom. XII. 1.

MONTREAL

IMPRIMERIE « LE FRANC-PARLEUR,» 22, RUE ST. GABRIEL

1874

As

Ce
uc is a
mes fa
et, tou
les colo
intéres
quelqu
sentime
ques.

Le F
l'analys
18 mois
sée par
vince, l'
director
renferm
au pays

La pr
de Beau
indicatio
venu à s
hérités d

BEAUPORT

Asile des Aliénés de la Province de Québec

RAPPORT DES DIRECTEURS

I

INSANIÆ PLENAS VIGILIAS HABENTES.

(*Sap. XIV.* 23.)

Ce Rapport forme une brochure de 210 pages d'impression, qui nous a été gracieusement mise entre les mains. Nous nous sommes fait un devoir de la lire avec une consciencieuse attention ; et, tout en regrettant de ne pouvoir donner sur son compte, dans les colonnes de ce journal, toute la place que mériterait une aussi intéressante étude, nous ne pouvons nous dispenser d'en dire quelques mots, car c'est une véritable œuvre au point de vue des sentiments les mieux inspirés comme des bienfaits les plus pratiques.

Le Rapport proprement dit, le Rapport Médical, qui embrasse l'analyse du fonctionnement de cet Asile pendant une période de 18 mois, est précédé d'une lettre d'une trentaine de pages adressée par Messieurs les Directeurs au Premier Ministre de la Province, l'Hon. M. Gédéon Ouimet, et ce préambule du travail directorial mérite toute la reconnaissance du public canadien. Il renferme en effet, trois parties, qui font le plus grand honneur au pays tout entier.

La première est une esquisse historique sur le passé de l'Asile de Beauport, depuis sa fondation en 1845, jusqu'à nos jours, avec indication de la marche progressive de son développement parvenu à soigner aujourd'hui huit cents infortunés, huit cents déshérités de l'intelligence et de la raison.

La seconde est une étude comparative des plus convaincantes sur la supériorité de l'établissement, au point du vue du système économique qui le dirige, en regard des établissements similaires nonseulement de la Grande Bretagne, de la France et des Etats-Unis, mais encore, de six autres Asiles d'aliénés dont est doté la Puissance du Canada.

Il résulte de cette succincte mais substantielle étude que l'Asile du Beauport, « *en répondant*, en toute plénitude, *à sa mission est un de ceux qui coûte le moins cher à l'Etat.* » Le prix annuel de l'entretien de chaque malade n'est que de 108 dollars, prix inférieur des 3 cinquièmes à celui des Etats-Unis, d'un cinquième à celui de l'Angleterre et de la France. et d'une moyenne proportionnelle à celui des autres Asiles d'aliénés des diverses provinces de la Confédération canadienne.

Les Auteurs du Rapport ont d'abord soin de nous faire la très légitime observation suivante: « *Loin de l'Europe à laquelle « nous devons demander les produits nécessaires que notre pays ne « possède point, il nous faut payer des frais considérables de trans- « port auxquels se joignent les droits de l'impôt. Ajoutons encore « la sévérité du climat de la saison d'hiver dont la longueur néces- « site une quantité beaucoup plus considérable de combustible que « nous sommes obligés d'aller chercher à l'étranger.* » Après quoi, ils nous donnent la clé des résultats obtenus d'une façon « *si favo- « rable pour les malheureux traités dans cette maison et si écono- « mique pour l'autorité qui les lui confie.* »

« *Ce secret n'en est pas un,* » disent-ils, avec cette haute assurance des entreprises sincèrement charitables ; et c'est effectivement le souffle surnaturel de la Charité chrétienne qui forme, pour l'Asile de Beauport, la féconde intelligence de sa direction. Aussi, ne pouvons-nous mieux faire que de laisser la parole aux dispensateurs éclairés de cette charité.

« *Notre Asile*, disent-ils, *est confortable, mais modeste dans son « intérieur et dans son extérieur. Une propreté scrupuleuse y « remplace la richesse. Nos efforts tendent à donner à cet inté- « rieur le cachet de la vie de famille, non pas telle qu'on la voit « chez la bourgeoisie, mais telle qu'on l'admire chez l'humble et*

« *honnête artisan, chez le cultivateur sobre et laborieux, car les* « *malades reçus dans notre institution appartiennent à la classe* « *industrielle et agricole. Cependant, même parmi cette catégorie* « *les uns appartiennent à des familles pauvres, et les autres à la* « *classe aisée. Aussi, nos efforts tendent-ils à rendre notre maison* « *acceptable pour le riche comme pour le pauvre et à donner à* « *ces malheureux un genre d'existence telle qu'ils ont pu le con-* « *naître et l'ambitionner dans la sphère de leurs idées, quand ils* « *possédaient leur intelligence. Nous considérons qu'il serait im-* « *prudent de franchir cette limite dans la condition où nous* « *sommes.*

Qu'il nous soit permis d'en rendre témoignage, nous retrouvons dans cet exposé simple et fort la moëlle de la doctrine Evangélique et une touchante inspiration de cette *Egalité dans les œuvres de miséricorde* prêchée par le Christ et bâsée, dans son enseignement infaillible, sur le principe de l'*Inégalité des conditions sociales*, laquelle a toute la valeur d'un dogme ; de l'Eglise, en un mot, qui prend le pauvre et le déshérité pour l'*élever* dans l'assistance jusqu'aux bienfaits d'un mutuel secours, au lieu de *rabaisser* le riche pour l'écraser dans un irréalisable nivellement. C'est là le grand problème social dont la solution, plus qu'à aucune autre époque de l'histoire, tourmente si profondément notre siècle. Sous ce rapport donc, le mobile dirigeant de Beauport, le plan de ses courageuses batailles contre les misères humaines, et ce que nous pourrions appeler l'objectif de sa stratégie secourable, est une grande leçon sociale qui honore le fertile champ de manœuvres sur lequel elle s'exerce et le pays privilégié au cœur duquel elle vit. A ce titre, nos lecteurs nous pardonneront de nous arrêter quelques instants, à leur faire contempler cette consolante face d'une institution nationale. Et même, reportant plus au loin nos pensées, dans cette franche et légitime admiration, nous nous permettons d'y ajouter une remarque bien propre, ec nous semble, à satisfaire cette intime effervescence de vitalité catholique si enracinée *ès* cœur du Canada. Voici en deux mots cette remarque : Nous avons retrouvé une précieuse analogie entre les principes d'institution évangélique hautement professés par la

Direction de Beauport et ce qui a toujours servi de fondement et d'assiette aux si multiples et si variés établissements de bienfaisance qui décoraient la Ville de tous les catholiques, la vraie cité de la Foi, la Rome des Papes. Car c'est de ce centre de toute lumière dogmatique, aussi bien que toute intelligence des besoins de l'humanité que jaillissent en tout ordre d'idées, de sentiments et d'actes, comme autant de fontaines d'eau vive, les plus parfaits modèles de toute généreuse entreprise.

Aujourd'hui à Rome, ces châteaux-forts de l'ordre moral, ces citadelles de la pitié publique, se trouvent momentanément ébranlées par les quatre vents de la Révolution triomphante. L'Etat, qui sera toujours pillard, inepte et brutal quand il fera la guerre à l'Eglise, et ses maudits représentants de là-bas, sacrilèges et cupides usurpateurs, font main-basse sur ces joyaux de la Ville Sainte, sur ces propriétés de la grande confédération de tous les chrétiens de l'univers. Ils proscrivent, en huissiers de l'Enfer qu'ils sont réellement, les pères des pauvres, les nourriciers des orphelins, les sœurs de la charité, qui distribuaient si largement à tant de *misérables* de ce monde le pain quotidien de l'âme et du corps. Les insensés ! Ils jettent sur le pavé quelques centaines de pauvres, qui en nourrisaient et moralisaient des milliers d'autres ; ils ne changent ni n'altèrent en rien la vie des premiers, mendiants volontaires eux-mêmes pour l'amour de Jésus-Christ ; mais les autres, les consolés et les nourris, les hôtes assidus de ces divers *Hôtels-Dieu*. (Merveilleuse dénomination que pouvait seule inventer l'Eglise !) qu'en font-ils ? Un ferment d'inextricables angoisses sociales, et rien de plus.—Le flot tumultueux de la misère publique qui monte à chaque heure en mugissant davantage sur toute la surface de l'Italie, noiera certainement un jour, et peut-être bientôt, ces sauvages tatoués de tous les vices de la civilisation qui prétendent avoir *unifié* cette partie de l'Europe ; mais hélas ! dans quelle mer de larmes et de sang, s'accomplira leur déluge !

Devant ces cruelles perpectives qui frappent droit au cœur tout enfant du Christ, nous sommes heureux de découvrir dans la philanthropie canadienne, ce cachet d'orthodoxie dans ses ef-

forts, cette similitude Romaine dans ses labeurs, que nous venons de signaler. C'est le meilleur augure de la prospérité et de la durée de ses œuvres. Sur ce point donc encore, l'Asile de Beauport donne la note juste à toutes les institutions du pays ; et voici ce que l'on peut pratiquement en conclure sans crainte de se tromper ; c'est que de ces institutions, celles-là seulement sont viables et deviendront vraiment viriles, qui savent fixer sans crainte leur regard sur le Vatican et qui n'obstruent pas la vue de leur mission de toutes les myopies de l'esprit de clocher et de tous les strabismes de l'ambition personnelle.

Puisse ce bel exemple de largeur dans les idées et d'union dans les actes apporter quelque consolation au cœur du plus grand persécuté de notre temps, le glorieux traqué, l'inimitable séquestré du Vatican, le vrai père du genre humain, qui dans ses heures d'intraduisible amertune s'écrie quelquefois : « *Oh ! mon Dieu que les hommes sont* FOUS ! » absolument comme le Dieu vivant dont il est le Vicaire en ce monde, disait de ses bourreaux au Créateur de toute chose : « *Mon père, ils ne savent pas ce qu'ils font !* » Pie IX aime tant le Canada ! et l'amour de Pie IX, nous le savons, vit, si chaleureusement dans le cœur de plus d'un des hauts dignitaires de Beauport !

Rendons encore, à ce sujet, ce témoignage aux Auteurs du Rapport que nous avons sous les yeux ; c'est qu'ils justifient la bonté du système qui leur sert de règle fondamentale, en confessant sans fausse honte, que ce système se rapproche grandement, sans pourtant pouvoir les égaler, « *des Institutions religieuses en faveur des quelles bien des raisons militent,* » pour ces soulagements de la souffrance.

Enfin, un dernier trait qui se rapporte au domaine de ces considérations. Les Directeurs, dans le but de faire toucher du doigt au public canadien les bénéfices *populaires*, dans le meilleur sens du mot, des points de vue qui forment, pour ainsi dire, les assises constitutionnelles de l'Asile de Beauport, nous donnent, ou plutot nous citent, (La citation en cette matière a la valeur décuple d'une appréciation personnelle,) des observations, des enquêtes, des critiques prises sur le vif, au sujet d'un grand nom-

bre d'établissements d'aliénés en pleine activité aux Etats-Unis et spécialement dans l'Etat de New-York. Douze de ces établissements sont passée en revue. Or, d'après ces citations émanant d'autorités *américaines* incontestées dans la science administrative et médicale, il résulte qu'à côté de la grande habileté de gestion qui distingue nos voisins, à côté d'innovations ingénieuses, d'une discipline remarquable et d'une tenue faite pour provoquer l'admiration du visiteur superficiel, en allant au fond des choses, l'on trouve, au sein de ces Asiles, les plus révoltants et les plus lugubres contrastes. Somptuosités matérielles déclassées et déplacées pour un petit nombre de patients, qui payent grassement ; mais en revanche, pour la classe indigente de ces pauvres reclus, inévitablement la plus nombreuse, entassement des malades dans des sous-sols nauséabonds, insalubres, humides et dont l'habitation serait meurtrière pour des hommes en santé ; malpropreté dégoûtante ; monstruosités du régime cellulaire, pour des infortunés que la langue chrétienne de nos aïeux appelait si philosophiquement : *les Innocents ;* punitions corporelles, fouet, fers et cachot ; mélange de sexes... en pleine démence, grand Dieu ! service d'infirmerie rempli par les propres pensionnaires et en dehors des premières notions de la bienséance ; privation de toute encouragement moral, jusqu'à celui du travail, de toute sympathie consolatrice si médicalement salutaire en elle même : en un mot, toutes les légendaires mais trop réalistes misères du *Work-house*, se multipliant à l'infini, comme on le pense, par l'irresponsabilité intellectuelle des réfugiés de ces refuges ! C'est un tableau à faire verser des larmes. Tant il est vrai que le catholicisme seul pourra sauver d'elle même cette République profondément tourmentée « *Male patitur.* » Et c'est pour cela que les fondateurs de Beauport se sont posé à eux-mêmes dans le soulagement de la plus radicale misère de toutes les infirmités physiques, ce principe éminemment chrétien qui consiste à ne pas confondre le confort avec le luxe. « *Au contraire* » disent-ils avec un sens très-profond de la vérité philosophique et de la charité catholique, ces deux sœurs jumelles de tout ce qui est bon, « *le confort sans luxe est le juste milieu où la* PAUVRETÉ *et l'*ORGUEIL *ne se rencontrent point.* »

Les conclusions morales de pareilles prémisses prises *sur le fait*, les Auteurs du Rapport de Québec ne les tirent point, mais nous croyons pouvoir sans crainte les tirer ici à leur place, et, comme qui dirait, sous leur regard, qui, nous l'espérons, ne démentira pas nos très humbles paroles. Les voici en deux mots.

Cette confusion *américaine*,—nous le répètons à dessein,—des profondes défectuosités américaines signalées au cœur de cette catégorie d'institutions qui nous sont limitrophes, ne dévoile-t elle pas, en une muette mais palpitante démonstration, tout un large côté d'une des plaies les plus saignantes des sociétes modernes, la plaie, non pas de la *Nationalisation de l'Eglise*, (ce n'est pas le cas de la grande République de ce continent,) mais la plaie de la *Séparation de l'Eglise et de l'Etat*, face différente, mais presqu'identique en ces insalubrités populaires, du *Protestantisme social* ? Sondez, en effet, en ce qui touche à ce redoutable problême, tous les Etats qui ne reconnaissent pas la mission et l'intervention divines de l'Eglise Une et Infaillible. (Et il ne peut logiquement exister absolument qu'une seule Eglise Une et Infaillible de par le monde entier,) dans les affaires de l'autorité civile ; —Qu'il ne s'agisse pas si l'on veut, du *maniement* proprement dit de ces affaires mais, au moins, de leur *inspiration* et de leur *rang d'exercice* ;—que rencontrez-vous dans ces nations ? Deux vices radicaux, deux pestes, deux gangrènes, deux terreurs toujours en suspens : ou le *Servage* ou le *Paupérisme*.—Et certes, ni la vigueur intellectuelle, ni le culte des traditions, ce roc du Pouvoir, ni la science de l'équilibre politique, ni le souffle du patriotisme, ni même la profondeur et la vertu du sentiment religieux ne font défaut à ces sociétés civiles séparées de la Chaire Apostolique, à ces sœurs du côté gauche de la fraternité internationale dont la maternité toujours jeune siège à Rome ; non, mais le ver rongeur que nous signalons est là ; ce stigmate d'une bâtardise, hélas, volontaire, demeure et demeurera frappé au fer rouge sur le front de ces Empires, jusqu'au jour de leur rentrée courageuse au bercail commun ; cette épée de Damoclès est toujours pendante par un fil sur la tête de tous ; et ce *point noir* de l'avenir roule, roule et grossit à vue d'œil, amoncelant en ses entrailles

d'épouvantables catastrophes. Eh oui ! le *Servage* Russe ou le *Paupérisme* Anglais ;—Voilà l'alternative de Schisme.—Quant aux États-Unis, cette forêt vierge des Illusions de la Liberté, où s'embusquent tant d'heureux coquins ; ce peuple nouveau, étrange et inconscient produit de la civilisation européenne, parvenu fièvreusement à la puberté sans avoir passé par l'enfance ; aux Etats-Unis, les deux plaies sociales que nous indiquons sont à fleur de peau. Le *Paupérisme* y tient, à l'heure où nous parlons, de formidables assises, convoquées de loin par l'adoration de cette grande Idole Yankee qui s'appelle *Agio*, et pour l'*Esclavage*, ce n'est maintenant un secret pour personne, la Traite des Noirs a été abolie par le massacre d'environ un million de blancs, mais n'a-t-elle pas été immédiatement remplacée par la *Traites des Blancs* universelle et réciproque ?—Oh mon Dieu ! comme tous ces faits, toutes ces actualités, tous ces voisinages, tous ces *crève-l'œil*, seraient donc de nature à donner au Canada confiance en son avenir, activité pratique dans la foi de ses pères et décisif élan dans L'UNION de ses enfants !—C'est là, il nous semble, la prédication à la foi religieuse et patriotique qui jaillit clairement des consciencieuses *Etudes* des Messieurs de Beauport. Puissent-ils, en soignant avec tant de zèle, en guérissant avec tant de succès, les pauvres fous individuels et physiques du Canada, insuffler un grain de sagesse au cerveau spiritualiste et moral de la nation toute entière ! Tel est, en résumé, le très modeste mais très sincère souhait que nous inspire leur travail ; et si ce souhait a un peu l'air de venir de loin, pourra-t-on lui contester qu'il ne nous touche de près ?

En dernier lieu, le Préambule de ce travail contient un formulaire de toutes les obligations à remplir, de tous les certificats nécessaires, de tous les renseignements utiles, en ce qui concerne l'Admission, le Séjour, les Visites et les Sorties des intéressants pentionnaires de l'Asile. La publicité donnée à ces informations pratiques est d'une excellente inspiration. Elle éclaire les masses sur la sagesse et le bon esprit qui ont minutieusement présidé à la confection de ces divers documents, en même temps qu'elle est un gage d'encouragement, de sécurité et de consolation pour

les malheureuses familles qui se trouvent dans la pénible nécessité de confier un de leurs membres à ce paternel établissement.

N'oublions pas de mentionner qu'une très-bonne photographie du riant paysage et des vastes bâtisses de l'Asile orne le frontispice du Rapport dont nous rendons compte, Les inventions de l'art moderne sont bien salutairement mises en œuvre quand elles s'appliquent à représenter et à vulgariser les monuments où sont soignées les infirmités modernes.

Et maintenant, abordons le corps même de l'ouvrage, le Rapport Médical proprement dit.

II

Honora Medicum.

(*Eccli. XXXVIII.x.*)

Qand on y pense avec un peu d'esprit d'analyse, on reconnait sans effort que la folie est bien la plus lamentable de toutes les infirmités humaines. Une intelligence créée à l'image de Dieu, appelée à embrasser dans les plis de ce manteau du Ciel tous les symbôles, grands ou petits, toutes les manifestations naturelles et surnaturelles de la vérité, pour en faire commerce, sur la terre, avec les semblables ; et qui, tout d'un coup, déserte son poste : le cerveau, et se nie perpétuellement elle-même, dans une série de vagabondages ou puérils ou dangereux, ou ridicules ou terribles, tel est l'état du fou.

Ajoutez à cela qu'il est à peu près impossible que cette perturbation des facultés de l'esprit s'effectue sans entrainer de grandes souffrances corporelles, un profond désordre dans l'organisme ; et rien ne manquera à la peinture de commisération que représente un asile d'aliénés, à cette *Piétà* des douleurs humaines. Car je ne sache pas que la démence produise jamais pour celui qui en est atteint un état de vie heureuse, un équilibre, soit physique, soit moral, supérieur, en fait de satisfactions, de douceurs et de joies, à la condition humaine dans laquelle il aurait vécu, s'il eût conservé sa raison, Je ne sache pas, en un mot, qu'il existe dans l'ordre médical, un genre de folie qu'on pourrait appeler la *Folie béatifique*. Loin de là, le fou mérite au suprême degré le nom de

de *patient*, car en lui, s'agite, d'une part, tout ce qui peut bouleverser, au point de vue possionnel, la conception et la perpétration du crime, sans que la conscience ait voie au chapitre dans la lutte de ces altérations morales de sa propre nature : tandis que d'autre part, l'imagination, si bien nommée la *Folle du logis*, se fait la despotique usurpatrice de ce Royaume de l'Intelligence que la main de Dieu a si habilement pondéré pour chacun dans la possession de lui-même ; et convertit ainsi en *réalités* poignantes, aiguës, désordonnées, toutes les douleurs, toutes les déviations, tous les malaises et toutes les insalubrités physiques qu'elle enfante.—Qu'en faut-il conclure ?—C'est que le rôle de l'aliéniste est d'une vastitude immense ; il doit être médecin, philosophe, inventeur, infirmier, organisateur, magistrat, régent et père pour ses malades. On dirait vraiment que la Providence, cette immortelle génératrice du grand principe de la solidarité humaine ; (Toute société civile vit de ce principe, lequel n'est autre, en soi, que le faisceau des missions diverses, ou, si l'on aime mieux, des *vocations* personnelles de chaque individu ;) la Providence, disons-nous, a départi à l'aliéniste, comme programme de sa vie particulière, comme dictée de son *appel* d'en haut, le soin de suppléer par l'exercice infiniment varié de ses facultés mentales, au défaut, non moins multiple, de leur harmonie qui constitue toute l'échelle de l'aliénation. La parole adressée par Marthe, la grande *hospitalière* de l'Evangile à sa sœur Marie, la grande *contemplative* de la charité incarnée, quand l'Homme-Dieu, celui qui s'appelait lui-même le médecin du monde, venait confondre la nature en tirant leur frère du tombeau : « *Magister adest et vocat te* » a un impérissable, un imprescriptible retentissement dans toute charge d'ici-bas, dans toute dette envers nos semblables. Le *devoir* n'est autre chose qu'un *endettement* surnaturel. La simple etymologie du mot l'indique,

Ces réflexions psychologiques nous sont tout naturellement inspirées par l'étude du travail de MM. les Directeurs de Beauport, par le remarquable maniement dont ils nous offrent une triple concordance : concordance de Philosophie dans leurs pensées, qui savent concentrer toute la raison de ce refuge de la déraison ;

concordance de Science dans leurs évolutions, qui s'exécutent sur le terrain de la clinique ; et la clinique est pour la médecine ce que la guerre est pour une armée ; concordance enfin de Foi dans leurs œuvres, inéluctable condition de fécondité pour tout bienfait humain. La dette de ces Messieurs envers leurs semblables est donc bien largement payée, et le sentiment du *Devoir* est un capital productif entre leurs mains habiles.

Ne pouvant entrer dans les minutieux détails de ce Rapport à la fois administratif et médical, nous allons en citer les principales lignes. Cette simple silhouette donnera au public la mesure du développement qui en est l'objet dans la brochure. Telle est donc la liste sommaire et à peu près complète des questions techniques qui y sont traitées :

Mouvement de la population de l'Asile, avec recensement de la province de Québec, tributaire de ses sollicitudes.—*Admission* et *Ré-admissions* des patiens, avec leurs causes expérimentable,—*Résidence antérieure,*—*Conditions civiles,*—*Religion,*—*Idiômes,*—*Origines et Nationalistés,*—*Occupations diverses.*—*Ages* à l'admission, *Manifestation de la maladie et sa durée* antérieures à l'admission,—*Causes présumées d'aliénation,*—Monographie du *Traitement.* Puis, remontant cette série si précise et si variée d'investigations, les Auteurs l'appliquent à la *Sortie* de leurs pensionnaires envisagée sous ces diserses phrases, avec étude de *la Durée de la maladie,* des *Chances probables de guérison* et des conclusions à tirer au sujet des *Décès.* Enfin, quelques considérations scientifiques et judicieuses sur l'*Enseignement* parachèvent ce vaste ensemble.

Empressons nous de noter que cet ensemble est enrichi, nous pourrions dire illustré, d'une grande quantité de *Tableaux statistiques.* On en compte trente-huit, en dehors des indications de cette nature disséminées dans le cours de la dialectique du travail. La Statistique, qui forme, en effet, la véritable enluminure des productions de la science, a, par elle-même, une valeur probatoire des plus incontestées, pourvu toutefois que l'idé-mère qui préside à sa confection, que le point de départ qui en dresse les états, soit en lui-même, juste, légitime, réel, supérieur, déga-

gé, en un mot, de toute *illusion* de l'esprit et du cœur ; et c'est ce dégagement,—nous venons de le dire,—qui forme le cachet distinctif de l'analyse comme de la synthèse du Rapport dont il s'agit. Rien donc ne peut être plus profitable et plus utilitaire pour les intéressés, que l'étude de ces divers tableaux.

Maintenant, pour sortir de la sècheresse de cet Index, signalons quelques traits qui nous ont le plus particulièrement frappé dans la série de ces observations : Nous citerons le plus possible les Auteurs du Rapport.

1o. En ce qui concerne la raison de l'*Accroissement de la population malade dans l'Asile de Beauport*, les Auteurs nous signalent deux faits importants. Le premier, c'est que le chiffre de l'excédant annuel est de beaucoup supérieur à celui des extinctions ; et cela est dû au grand et rapide développement de la sympathie publique, de la popularité, en faveur de l'Asile. Cette progression parmi ses patients ne saurait donc être prise comme expression d'une augmentation de cas de folie dans la Province de Québec. Le second fait est que l'augmentation de l'aliénation mentale en raison de l'augmentation de la population saine est plus faible dans cette Province que dans un grand nombre de pays étrangers.

2o. En ce qui concerne la *Condition civile des aliénés antérieure à leur maladie*, les Auteurs signalent que c'est la classe des célibataires qui fournit le plus fort contingent ; et, même en retranchant de cet effectif les enfants, les idiots et les imbéciles, cette catégorie n'en demeure pas moins très considérable. Ils en concluent que cet excédant proportionel se rattache à l'influence du célibat comme cause de prédisposition générale à l'aliénation. Mais ils s'empressent d'ajouter que cette influence ne s'exerce pas directement, qu'elle n'existe qu'avec accompagnement de causes, auxquelles il faut attribuer la détermination de la démence. Le célibat amène ce désastre intellectuel, quand il détourne de la vie *régulière*, quand il favorise le *désœuvrement*, quand il vit sans *appui moral* et sans *mission* dans la société. Ces avœux sont en eux-mêmes une précieuse réfutation de cet esprit anti-chrétien de l'école matérialiste qui nous représente hypocritement, sous le

faux couvert de la science, le célibat ecclésiastique comme une insurrection fanatique contre la nature, comme une violation de la loi de Dieu. Si la régularité dans la vie, le combat continuel et victorieux contre le désœuvrement, l'appui moral et la mission dans la société existent quelque part, c'est bien dans la vie du Prêtre, du Moine et de la Religieuse catholiques.

3o. En ce qui concerne les *Chances de la guérison de la folie*, les Auteurs exposent à l'aide de citations des sommités médicales, démontrent par des chiffres éloquents, et corroborent par leur propre expérience locale, que le premier principe d'une aussi grave question est « la nécessité urgente pour l'aliéné de subir un traitement immédiat, c'est-à-dire, dès le début de l'accès initial de la maladie, car toute action morbide dans un organe ne doit être, *à son début*, qu'un dérangement purement fonctionnel, et se trouve par cela même, au moment de son invasion, indépendante de toute altération organique dans la structure même de la partie malade » D'où, curabilité probable. « Les cas de folie récente traités à temps et avec discernement donnent de 70 à 80 guérisons pour cent, tandis que la moyenne en est presque nulle parmi ceux qui sont négligés, soit par l'impardonnable négligence de ceux qui doivent protection à ces infortunés, soit par le préjugé qui s'attache aux Asiles d'aliénés et en vertu duquel les familles et souvent même l'Etat ne leur confient comme pensionnaires que les malheureux dont ils jugent indispensable *de se débarrasser.* » C'est pourquoi les Auteurs du Rapport adjurent la société et la famille de se bien pénétrer de ces importantes dondées. « A nous médecins, disent-ils, la tâche de combattre les er-
« reurs accréditées ; à nous d'éclairer ; à nous de signaler la plaie
« et de désigner le remède propre à la faire disparaître, mais
« que peuvent nos efforts, si la famille continue son système d'in-
« différence à l'endroit de ses membres atteints d'aliénation men-
« tale ? Il faut que l'élan vienne de plus haut. Il faut que
« l'administration donne l'exemple en se mettant à la tête du
« mouvement. C'est son devoir et son intérêt. »

Comme appoint d'une démonstration économique à l'autorité morale de cette donnée, les Médecins de Beauport mentionnent

920 malades de leur Asile ayant perdu toute chance de guérison, par suite d'une séquestration trop tardive. Or, ces 920 malades ont coûté à la Province, dans une période de 7 ans, 9 mois et 29 journées de séjour dans l'Asile, la somme de 559, 013 dollars et 86 cents.

4o. En ce qui concerne *l'Action de l'Etat dans le sort des aliénés*, les Auteurs formulent ce vœu primitivement émis par les Inspecteurs de l'Asile, et qui n'a pas besoin de commentaire : « Nous espérons que le gouvernement fera au moins en sorte que « la déplorable coutume d'enfermer dans nos prisons cette classe « de prisonniers, (les aliénés,) qui est et à toujours été le cau- « chemar des shérifs et des geôliers, soit discontinuée. »

« Dans tous les pays, cette coutume presque barbare d'enfer- « mer ainsi les fous dans les prisons, comme s'ils étaient des cri- « minels est toujours condamnée. En Angleterre, non seulement « elle est condamnée, mais elle est prohibée par une loi devenue « en force cette année même. Imitons donc notre mère-patrie « sous ce rapport, comme nous le faisons sous tant d'autres.»

5o. En ce qui concerne la *Sortie des pensionnaires de l'Asile*, les Auteurs prémunissent, avec une grande élévation de vues, le public et spécialement les familles, contre une impulsion généreuse en elle-même, mais souvent imprudente et irréfléchie qui consiste dans les demandes de mise en liberté trop hâtives et à l'encontre des avis des médecins de l'établissement. Ils racontent à ce sujet, en un style à la fois très-châtié dans sa forme et très instructif par les considérations de science et de morale dont il est émaillé, quelques exemples aussi affligeants que dramatiques qui ont été, dans le pays, la conséquence de ces aveuglemnnts regrettables ; et ils étayent ces récis des notions les plus judicieuses sur la marche pleine de caprices et d'imprévu que poursuit très-souvent la douloureuse altération des facultés mentales.

6o. En ce qui concerne l'*Incurabilité de la folie*, les Auteurs traitent cette délicate matière d'une façon plus minutieuse et plus étendue. Trente pages du Rapport lui sont consacrées, et

qaund on analyse tout ce qu'elles renferment, on est étonné de leur concision.—Nous regrettons de ne pouvoir en donner ici qu'un aperçu très-superficiel.

La première question que se posent les Directeurs de Beauport dans cette très-substantielle étude en celle-ci : « *Le mot : incurable doit-il être employé dans la classification des malades atteints d'aliénation mentale ?* Et ils répondent hardiment : Non. « Ce mot *incurable* doit être rayé du vacabulaire de la médecine aliéniste. La Folie est guérissable quelle que soit sa gravité, son genre et chronicité. » A l'appui de cette thèse, ils citent les autorités les plus cosmopolites, les plus variées et les plus concluantes ; puis, par une réflexion intérieur qui semblerait restrictive de l'affirmation qui précède, mais qui, au contraire, n'est que la consécration du Raisonnement expérimental uni à la Foi la plus noble, ils ajoutent : « Nous n'entendons pas nier l'existence « de l'incurabilité. L'incurabilite existe ; mais l'homme avec « toute sa science ne saurait désigner ceux chez qui elle existe et « décider leur sort d'un trait de plume. L'intelligence est le plus « beau don de Dieu, et l'homme qui le possède doit, sans restric- « tion, prodiguer à celui qui ne l'a plus tous les secours dont il « peut disposer.—Oser les lui refuser serait se rendre gravement « responsable. »

La *conscience* de ces paroles est le plus beau témoignage qui puisse être apporté à la *véracité* de la théorie soutenue.

Une seconde question découle de la première sous ce titre : « *Doit-on créer des Asiles distincts pour les malades curables et* « *pour les malades considérés incurables, autrement dit : chro-* « *niques ?* » Et là encore Messieurs les Directeurs se prononcent énergiquement pour la négative, surtout en ce qui concerne le Canada. Leurs raisons sont de toute force.

En premier lieu, les Auteurs pénétrés de la lourde responsabilité de leurs soins, pour une si capitale infortune, font un examen de leur mission animé d'un souffle d'honnêteté qui fait le plus grand honneur à leur science, car toute science réelle est foncièrement humble. « La classification des affections mentales, « disent-ils, est arbitraire, et l'étude de leurs causes diverses est

« un sujet plein de difficultés et souvent de méprises. Si les « maladies corporelles présentent si fréquemment à celui qui les « observe et cherche à les approfondir, des mystères impénétrables, « combien plus profonds et plus obscurs sont ceux des maladies « mentales ; » et après une discussion psychologique et raisonnée de pareilles prémisses, les Auteurs ajoutent : Pour soigner un fou, il faut que « l'intelligence de l'observateur se trouve pour « ainsi dire face à face avec celle du malade ; c'est la première « qui étudie directement la seconde, autant que possible dans ses « aberrations et son délire, et qui juge de leur caractère et de leur « gravité. C'est le raisonnement qui vient jeter quelque lumière « sur un tableau si sombre ; c'est par lui qu'on arrive à formuler « une opinion, qui souvent ne se réalise pas, ou qui donne un « démenti à notre propre sagesse..... On a vu des aliénés « réputés *incurables* recouvrer la raison plus de vingt ans après « l'avoir perdue..... Ne pas tenir compte de ces faits serait « nous exposer à des erreurs regrettables. »

Après avoir projeté cette grande lueur d'humilité sur leur thèse, les Auteurs ajoutent à son actif la chaleur de la plus intelligente charité chrétienne. C'est le propre intérêt matériel et moral des Aliénés qui parle par leur bouche. « La société d'a- « liénés de diverses catégories loin d'être un vice, comme on l'a « avancé et comme le pensent certains préjugés vulgaires, est « d'une influence favorable par le compte que chacun d'eux peut « se rendre de sa situation avec celle de son voisin et de « l'excitation qui en résulte pour l'attention et le jugement » (*Dr. Bonnet, médecin en chef de l'asile des aliénés de Marseille, France*)—« Il y a cruauté d'enlever au malade, par ce trans- « port (séparation des cas réputés incurables), tout espoir de « guérison. Loin d'être un désavantage pour les cas récents, leur « présence au milieu d'un produit l'effet contraire. Leurs ex- « emples d'obéissance, d'habitudes d'ordre et de bonne volonté à « participer au travail comme aux amusements sont imités avec « moins de contrainte par les cas les plus aigus, La sincérité « m'oblige à déduire de mes observations et des études que j'ai « faites sur les deux systèmes, qu'en principe il est mal et con-

« traire aux intérêts des aliénés de les placer séparément. » (*Dr. Wilkins, de l'Etat de Californie, ayant visité* 149 *asiles d'aliénés dont* 46 *en Amérique et* 103 *en Europe.*

Au milieu, d'une foule d'autres citations sur cette matière, nous ne pouvons résister à la tentation d'en reproduire une qui a pour auteur un autre aliéniste américain. Elle représente un des tableaux les plus palpitants de l'état réel du pauvre fou réputé incurable. Pourquoi en faire un mystère, nous désirons, par cette reproduction dans notre modeste travail, sinon rétracter, au moins équilibrer autant qu'il nous sera possible, ce qui pourrait paraitre de trop sévère dans les appréciations personnelles que nous avons énoncées et commençant sur le compte des Etats-Unis ; car nous ne partageons en aucune manière ? surtout pour les choses sérieuses, envers l'*Uncle Sam,* ce courant de dépréciations et de dédains qui traverse *actuellement* le cerveau du monde intellectuel de Paris : naturelle, mais pas légitime revanche d'un engouement antérieur aussi irréfléchi, tant vaut dire, aussi parisien.—Quion veuille donc bien jeter un coup d'œil sur cette photographie moorale qui nous vient de l'autre côté de la frontière. C'est bien grouppé. Il y a du bon sens, des bons sentiments, et par dessus le marché, de la bonne littérature.

« Parmi les cas chroniques, plusieurs, sans parents, sans amis. « sans secours et sans sympathies ont trainé une existence péni- « ble jusqu'à la porte de ces Asiles, où ils se sont arrêtés dans « leur marche vers la tombe, pour y trouver un lieu de bienveil- « lant repos. Malgré leur âge et leurs infirmités, plusieurs ont « survécu aux parents, aux amis ; d'autres ont succombé dans « la lutte de la vie, où, devenus incapables dans le combat, ont « dû céder leur place à l'influence de leur mauvaise étoile et « n'ont trouvé de refuge et d'amis qu'à l'Asile ; d'autres, sans « doute bons et vertueux, ont fait leur paix avec leur Créateur ; « leur responsabilité morale est finie, et ils attendent la fin de la « vie qui pour eux sera le commencement d'une existence meil- « leure.»

« Je ne saurais penser à ces pauvres incurables sans éprouver « un sentiment de profonde sympathie. Plusieurs d'entre eux

« possédaient naguères une intelligence brillante, un cœur rempli « de noble insptrations. Il fut un temps où ce père, cette mère, « ce mari, cette épouse, ce frère, cette sœur ou cet enfant goû- « taient le bonheur de la famille ; alors que doués d'une consti- « tution vigoureuse ils étaient fiers de leur force et auraient ri à « la seule pensée de la folie. Il fut un temps où cette pauvre « maniaque, épouse et mère, jouissait avec plénitude de la paix « et du contentement qu'offraient les scènes paisibles de la vie « domestique. Il fut un temps où ce maniaque rêveur était un « homme de lettres accompli, un orateur éloquent, un juriscon- « sulte éclairé et l'ornement de la société au milieu de laquelle il « vivait ; où ce triste lypémaniaque, plein de belle espérances, « mettait sa noble ambition au service de l'humanité ; où ce « furieux démoniaque était l'humble ministre du Christ et faisait « l'admiration de ses frères. Il fut un temps où ce pauvre dé- « ment que l'on voit assis sur ce tertre, s'amusant de temps à « autre à lancer légèrement quelques pierres pour les saisir dans « leur chûte, fut un homme d'Etat au génie profond, à la parole « entrainante, et dont l'éloquence subjuguait les âmes et les re- « tenait captives sous l'empire et le charme de sa voix..... « Hélas ! — Quels changements ! — Leurs espérances belles et « brillantes ont péri.—Pauvres créatures, les ténèbres se sont « faites autour d'elles, et pourtant elles sont encore au milieu de « la vie ; mais leurs pas devenus chancelants ne se dirigent plus « qu'avec incertitude au milieu des voies douteuses de cette « nuit étrange.» (*Dr. Read.—Etat de Pennsylvanie.*)

Enfin, en troisième lieu, les Auteurs du Rapport que nous étudions se livrent à des considérations très convaincantes tirées du *domaine économique*. Il en résulte qu'en séparant les aliénés en deux classes, on peut réaliser peut-être quelques économies sur les soins exigés par l'une de ces classes, celle des cas chroniques ; (Et quelles économies encore ! des économies de distractions, de promenades, de petites douceurs de la vie ; bref, toutes au dépens de l'humanité !) en revanche ce bénéfice partiel se trouve plus qu'absorbé dans les dépenses du matériel et du personnel indispensable pour chacun des deux établissements séparés, et se trou-

vant doublées par cette même séparation. — La raison est péremptoire. En Canada, où l'Etat subventionne les asiles d'aliénés, le système de bifurcation entrainerait pour le Budget gouvernemental des charges tout particulièrement aggravantes.

A cet ordre d'idées se rattache la question du *Travail* des pensionnaires. Le travail est un moyen indispensable pour guérir les aliénés. C'est un côté à la fois curatif et moralisateur de l'Asile, mais au point de vue de la rémunération pour l'établissement, l'expérience démontre que les résultats en sont à peu près à l'état de zéro.

Nous devons signaler à ce sujet,– non pas comme une répudiation de la thèse ci-dessus soutenue ; loin de là,—mais comme une mesure très-sage, très-motivée et justifiant en pratique ce grand sentiment de respect par les bienfaits exceptionnels et inimitables des Ordres Religieux, professé par Beauport, et dont nous avons fait mention plus haut,—que les Directeurs de l'Asile de Québec ont bénévolement *transféré* à l'Hospice d'Halifax (Comté de Mégantic) entre les mains, qu'on peut appeler sans crainte miraculeuses en leurs œuvres, des Sœurs de la Charité qui dirigent cet Hospice, un certain nombre de pauvres patientes de Beauport réduites à un état d'idiotisme tout à fait chronique, invétéré et irrémédiable.

Et, comme rien n'est aussi contagieux que la charité catholique, cet exemple, sainte exception qui ne fait que confirmer la règle précitée, vient d'être suivi, pour le diocèse de Montréal, par les sollicitations d'un inextinguible soif de dévouement et d'abnégation qu'a fait entendre une autre Congrégation Religieuse, celle de la *Providence*, cette illustration vivante des charités vraiement dévorantes de la Ville où nous écrivons ces lignes et du Pontife vénéré qui, dans sa longue carrière pastoral a enrichi de fondations pareilles, avec une merveilleuse et toujours féconde prodigalité, le siège épiscopal dont il est la gloire et le modèle.

Les Sœurs de la Providence viennent donc tout dernièrement d'hériter.—(Les héritages de ces anges de la terre sont précisément tout ce qui forme le rebut, la répugnance et l'effroi de la nature humaine) d'environ 80 de ces lamentables *idiots*, ju-

meaux dans l'infortune de ces idiotes dont Beauport avait fait antérieurement don à l'hospice d'Halifax. C'est à Hochelaga, dans les anciennes prisons militaires,—ô profondeur de la destinée des *bâtiments* publics !—que ces filles de Jésus-Christ, ces *Petites Sœurs des pauvres* de Montréal ont installé ces nouveaux enfants de leur adoption, ces nouveaux frères de leurs surnaturelles tendresses.—Puis, ne se contentant pas de ce premier essai, elles en entreprennent également un second et bâtissent à la Longue-Pointe pour les malheureuses aliénées de la même catégorie une maison qui sera certainement un jour, et peut-être bientôt, un immense Refuge de tous les frappés de cette immense malédiction de la santé physique : la Folie.

Félicitons de tout notre cœur l'intelligente Direction de Beauport, d'avoir condescendu à cette fondation nouvelle, d'avoir *cédé* à nos Religieuses cette part de sa sollicitude et de ses dévouements ; et bénies sont elles vraiment les institutions du pays, qui demeurent étrangères à toute jalousie locale, à toute mesquinerie de paroisse !—La rareté n'en fait que doubler la vertu.

7o. Enfin, en ce qui concerne le *Traitement de l'aliénation*, les Auteurs qui consacrent dans leur Rapport une quinzaine de pages à cet exposé, s'y distinguent par une grandissime qualité, celle de toute absence de charlatanisme. « La médecine mentale, » disent-ils, « est essentiellement expectante, et le succès du traite- « ment qui s'y rattache est presque toujours très difficile à obtenir, « parcequ'il n'y a aucun agent de la thérapeutique dont on puisse « dire avec certitude qu'ils réussira dans tel cas donné..... « Jamais nous ne pouvons espérer un de ces résultats prompts et « éclatants, que dans toutes les autres effections nous obtenons « par un traitement scientifique. »

Les trois principales conditions du traitement des aliénés, sont *l'Isolement*, les *Exercices manuels* et les *Amusements*.

Par *Isolement*, voici ce qu'entendent les Directeurs de Beauport : « Confier un aliéné à un asile, ce n'est ni l'emprisonner, ni le « soustraire à l'influence du monde extérieur. La *maison de* « *santé* est une seconde famille mieux appropriée, et offrant « toutes les garanties de l'hygiène. » Le développement pratique

de cette donnée éminemment intelligente et généreuse est facile à concevoir. « C'est une action toute morale, disent-ils encore, « un remède qui n'a ni couleur ni saveur, ni poids, ni volume, « qui n'est point appliqué, qui n'est point ingéré, qui est senti, « mais qui ne l'est pas par les sens de relation.—Cette action « nait par le retour que l'individu est obligé de faire sur lui-« même. » Et cependant, que de préjugés, que de récriminations, que de reculades, ne rencontre-t-on pas dans les familles au sujet du placement d'un de leurs membres dans un Asile !

Quant aux *Exercices manuels*, leur influence salutaire pour l'aliéné n'a, pour ainsi dire, pas besoin de démonstration, tellement elle saute aux yeux. C'est d'ailleurs une condition radicale du maintien de l'ordre et de la conservation des bonnes mœurs. Le travail des champs est spécialement préconisé comme exerçant le plus heureux empire sur le moral des aliénés, sous le rapport du spectacle de la nature, de la salubrité du grand air, de la variété des occupations, et enfin de l'apparence de liberté qui accompagne ce genre de travail. L'Asile de Beauport possède une ferme, de 250 acres, qui rend sous le rapport du traitement des pensionnaires, les plus précieux services à la Direction.

Enfin les *Amusements*, élément si énergique de diversion aux tourments d'esprit de ces infortunés, sont on ne peut plus diversifiés à Beauport. Ils comprennent à la fois des jeux de toutes sortes et des distractions intellectuelles très avancées. Lectures, représentations dramatiques, conférences littéraires, corps de musique.—Nous nous permettons d'observer, que la musique étant le plus immatériel, et si nous pouvons nous exprimer ainsi, le plus imaginatif des arts, nous parait devoir être d'un secours tout particulier pour le traitement de la folie. Aux Etats-Unis, on en fait avec succès grand usage ; et à Rome, l'Asile des aliénés de la *Lungara*, avant l'invasion piémontaise, cultivait la musique à l'égal d'un Conservatoire de première classe. Les pensionnaires y donnaient de temps en temps des concerts où le public était admis, et pour lesquels les invitations étaient très recherchées. Nous nous souvenons d'y avoir entendu une pauvre folle, de Sorrento, jeune et merveilleusement belle, qu'un violent désespoir

d'amour avait amenée dans ce paternel refuge de tant de douleurs. Et bien peu de cantatrices célèbres égalaient son talent véritablement hors ligue.

Tels sont les principaux traits du Rapport Médical de l'Asile des aliénés de Québec, pour l'Exercise 1872–1873. Comme on le voit, c'est un vaste champ, et la moisson qui blanchit à sa surface est abondante et bénie, car c'est une moisson de science et de charité. Nous n'avons pu dans ces observations critiques, qu'en glâner ça et là quelques épis ; et nous espérons que le lecteur intelligent et charitable à l'imitation de l'Asile, voudra bien accepter celle modeste gerbe.

Il nous reste maintenant à examiner toute une partie spéciale du Rapport, que nous avons laissée de côté pour la traiter à part, et qui donne à cette publication un haut goût de morale et une très pure saveur de doctrine.

III

Cette partie est intitulée dans l'ouvrage : DES CAUSES FRÉQUENTES D'ALIÉNATION ; et le titre seul suffit à indiquer sa portée considérable.

« L'examen de ces causes que signalent les études étiologiques « demanderait un véritable traité sur l'aliénation mentale. Notre « intention n'est pas de parcourir un tel cadre ; mais le désir « d'être utiles à nos concitoyens nous invite à parler ici des « causes qui jouent un rôle *prédominant* dans les maladies men- « tales. »—Telle est la Préface touchante dont les Auteurs du Rapport font précéder cette importante fraction de leur travail. Et nous employons à dessein le mot : « *Touchante,* » car les quelques lignes qu'on vient de lire ont la véritable *touche* de la modestie, gage assuré de persuasion, en même temps que le *tact* du but qu'ils se proposent et qui n'est autre, dans leur pensée, que *le service de leurs concitoyens.*—Le Tact, rare et difficile secret de toute relation sociale, ne s'apprend et ne se réalise que lorsqu'on sait s'oublier soi-même pour se mettre à la place des autres ; et c'est

bien cette substitution qui sert de fil conducteur aux Messieurs de Beauport dans la promenade philosophique et morale entreprise par eux à travers ces trentes pages de leur brochure. (de 72 à 102.)

Ceci posé, les Auteurs divisent cette étude des *Causes d'aliénation* en deux grande classes : celles qui sont le résultat d'*Ecarts de la civilisation*, et celles qui ont leur source dans les *Vices personnels*.—Nous allons les suivre pied à pied dans la filière de cette intelligente classification, faisant avec une légitime complaisance, quelques haltes particulières aux étapes de cette route vers lesquelles convergent, d'une manière plus spéciale, les intérêts de l'ordre moral et les soucis des problèmes sociaux posés devant la conscience canadienne.

En premier lieu, pour ce qui concerne les ECARTS DE LA CIVILISATION, ma foi ! il est impossible de donner, en quatre coups de pinceau, une peinture plus large, plus vive, plus brillante et plus colorée, plus nette dans ses contours, et plus profonde dans ses perspectives de l'*Orthodoxie*, en ce qui concerne l'interprétation de ce grand mot : la *Civilisation*. Voyez plutôt.

« Si la civilisation constitue un progrès, si ce progrès implique « que l'instruction, l'aisance et la moralité augmentent dans la « société, et sont répandues plus uniformément dans toutes les « classes, il est difficile d'admettre en principe que l'aliénation « doit s'élever avec les éléments les plus propres à raffermir « l'esprit humain, et le diriger vers le but naturel de son activité. « Mais si l'on entend par civilisation cette activité fébrile qui « dévore tant d'individus dans les sociétés européennes, la soif « des entreprises, l'amour de la nouveauté, les révolutions sociales, « les tourments sans cesse renaissants du sein de tant de riva- « lités hostiles, d'ambitions déçues, de misères incalculables, il « est incontestable que la folie trouve des causes prédisposantes et « nombreuses dans de pareilles conditions. (*Morel.*)

« Dans ce siècle, chacun veut vivre vite et jouir beaucoup « et la passion, l'ambition, les excès du travail entretiennent « nécessairement les facultés cérébrales dans un état permanent « d'irritation et de tension ; mais le cerveau a comme tous les

« autres organes une limites de force et, si on la dépasse, il « succombe bientôt.....—Il est évident que dans un siècle de « positivisme comme le notre »—(Le *Positivisme ;* c'est une des principales erreurs anathématisées par la *Syllabus*), « dans les « centres d'affaires aussi étendues, la fièvre spéculative, les soucis « rongeurs, les déceptions poignantes, les remords cuisants, les « fortunes et les ruines subites, les livres incendiaires, plongent « l'âme dans une anxiété maladive, consument le système nerveux « pour le préparer soit à la paralysie, soit à l'aliénation pure. » (*Solbrig.*)

On ne nous pardonnerait pas, j'en suis sûr, de n'avair pas cité à nouveau ces citations, car quel est l'homme de notre siècle, quel est le *concitoyen* du monde moderne qui ne puisse, rentrant en lui-même, en méditer les traits avec quelque profit, soit pour se soigner de leur contagion, soit pour se prémunir de leur contact. Et ces citations heureuses, très heureuses en vérité, les Auteurs du Rapport les rehaussent et les couronnent d'un aveu loyal comme leur cœur, désintéressé comme leurs œuvres. « Ce « pénible état, nous disent-ils, offre peu d'espoir de guérison. « Nous n'avons, hélas ! pour combattre cette affection que des « moyens prophylactiques, c'est-à-dire, l'hygiêne physique, intel- « lectuelle et morale, *que nous obtiendrons par une Education plus « chrétienne.* »

La *Civilisation !* le *Progrès !* Oh mon Dieu, quel déluge de malédictions, de tristesses, et de mensonges n'a-t-on pas déversé sur ce pauvre monde sous le couvert caligineux de ces mots ; de ces mots, aussi bien que de ceux de *Liberté*, de *Peuple*, de *Droits*, de *Nature*, d'*Amour*, et de tant d'autres plus ou moins contre-faits plus ou moins étranglés, plus ou moins tordus ! *Les Mots !* l'Usurpation des mots sur les choses, n'est-ce pas d'ailleurs l'arsenal de toute misère morale, de toute fausseté du cœur, de toute tromperie des masses ? Quel est le schisme, quelle est l'hérésie, quel est l'abus, quelle est la trahison, quelle est la cruauté, quel est le parjure, quelle est la révolution qui n'a pas pour mère l'interprétation erronée d'un mot ? Shakespeare le Philosophe, fait pousser à Hamlet devant le Fossoyeur, et tenant au crâne

d'homme à la main cette unique exclamation trois fois répétée : « *Des mots ! Des mots ! Des mots !* » et c'est bien ainsi, en effet, que l'on creuse à l'humanité un tombeau sans honneur. Les mots ! la véritable traduction raisonnée de ce terme, ou plutôt sa génération métaphysique nous a toujours semblé être : *l'Illusion*, car l'Illusion n'est pas autre chose que le triomphe pervers, malsain, passager, et disons-le, *infernal*, dans la perpétuelle contradiction de ce monde entre l'*Expression humaine* et l'*Idée divine*. C'est pour cela que toute illusion est foncièrement mauvaise de son essence. Un autre philosophe et un autre poëte, le Roi David, incarnation du cœur humain mille fois plus palpitante encore que Shakespeare, dit cette incisive parole dans un de ses Psaumes de Pénitence : « *Mes reins ont été sanglés d'illusions.* » N'est ce pas une sorte d'image biblique de ce détestable usage du *Corset* dans l'hygiène de la femme, ou, si l'on préfère, pour rentrer par cette *sortie* dans notre sujet, comme un blâme de l'emploi de la *Camisole de force* (faisant partie du *méchanical restraint*), repoussé en principe par les Directeurs de Beauport dans le traitement de la folie ? Et ces Messieurs ne viennent-ils pas de nous signaler « *l'hygiène morale*, qui peut bien s'appeler : la chasse aux Illusions, *ne pouvant s'obtenir que par une éducation plus chrétienne*, » comme la suprême ressource de leurs généreux efforts ? Mais, hélas !.... « *Laissez les morts enterrer leurs morts* ! » dit le Seigneur.

Le grand chapitre des VICES PERSONNELS, comme cause prédominante de la folie, est divisé dans la Brochure de Beauport en huit paragraphes. Nous allons les passer l'un après l'autre en revue, dévisageant, ainsi que nous venons de le dire, avec un peu plus de pause, ceux de ces vices qui portent plus spécialement sur la face et dans l'ensemble de leur tenue l'imprèinte parmi nous d'une actualité locale.

Ier. HÉRÉDITE.—L'hérédité de la folie est incontestable, elle est directe, comme d'ailleurs un grand nombre de maladies, ou indirecte, en ce sens que de simples troubles névrôpathiques dans la constitution physique des parents, peuvent déposer dans celle de leurs enfants le germe et la prédisposition d'une véritable maladie

mentale, et cela quelquefois, en sautant une génération, selon ce mystérieux et fréquent caprice de l'hérédité physique.—Or de nos jours, on peut dire que la *névrôse* sévit pour ainsi dire à l'état endémique dans le monde civilisé.

Les Auteurs du Rapport nous font observer que pour le genre de maladie de leur compétence, en fait d'hérédité, l'influence maternelle prédomine sur l'influence paternelle dans les deux tiers des cas environ, et ils en tirent cette moralisatrice induction que la mère doit prendre des précautions infinies, lorsqu'elle porte ses enfants dans son sein « pour éviter toute émotion forte « et s'attacher à suivre davantage les penchants où ses bonnes « habitudes, ses qualités et ses vertus l'entrainent. »

Cette grande vérité physiologique nous met sur la trace d'une autre vérité de l'ordre moral, qui serait du domaine du 2me. Paragraphe de cette rapide esquisse, institulé : *Education*, mais que nous notons néanmoins ici ; le chapitre de l'Education étant assez fertile en réflexions par lui-même.—Or, voici en deux mots cette vérité ; nous ne faisons qu'en tracer la silhouette et pour ainsi dire le titre : C'est qu'un *vrai* cours d'éducation domestique devrait débuter pour l'enfant, non pas quand il arrive à ce qu'on appelle l'âge de raison ; non pas quand il commence à balbutier quelques mots ; non pas même quand le vague de son regard, qui signale les premières semaines de ce qui pour chacun s'appelle : *voir le jour* se dissipe, au grand enthousiasme de ses parents qui proclament partout que le bébé « *suit la lumière de la lampe,* » en ajoutant : « Comme il est intelligent, ce cher amour ! » non, mais antérieurement encore à tout cela, le plus antérieurement possible ; autrement dit, pendant la période qui précède sa naissance, pendant la grossesse de sa mère, inévitable préface du livre de vie de tout homme venant en ce monde, écrite avec le sang de la femme, avec son cœur comme avec ses nerfs, avec son esprit comme avec sa conscience, sous les providentielles dictées d'impressionnabilités exceptionnelles. Et la véritable raison en est que cet enfant, qui n'est pas même encore un enfant, possède déjà une âme, une âme qui jamais, jamais, depuis cet instant là, ne connaitra l'anéantissement et la mort ; et que cette âme est pour ainsi dire soudée à

l'âme de sa mère. N'est-il pas, en conséquence, d'un irréfutable logique que la mère doive plus spécialement, alors, penser à sa propre âme à elle-même, la purifier, l'embellir, la respecter et la fortifier; *réaliser*, en quelque sorte, dans une activité virile, ses défaillances et ses remords, si son passé lui en laisse quelque vestige; se créer, pour le présent, à elle-même dans cette laborieuse neuvaine de son pélérinage de la vie, qu'une sainte mère de famille appelait « des saisons de miracles, » tout un édifice de paix, de cette paix « *qui surpasse tout sentiment* » selon la profonde parole des Saintes Ecritures, et fonder ainsi, pour son avenir, le plus immatériel de tous les héritages, puisqu'il peut se transmettre, par ces simples préoccupations intimes et vraies, à toute une série de générations successives.—Nous connaissons dans la ville de Montréal, un homme, à qui nous ne craignons pas de donner le titre de « *Maitre* » en cette grande science que nos aïeux appelait dans leur belle langue souvent bien plus expressive que la langue moderne : « *l'Institution des enfants,* » lequel, chargé pendant de longues années de diriger une école publique, faisait chaque mois des *Conférences* aux parents de ses élèves; et c'est par ces données de préexistence qu'il commençait ses Cours populaires.—Nous serions heureux dans l'intérêt de cette grande question de l'Education, de voir ces Conférences consacrées quelque jour par ce fécond agent de tout ce qui est bon, la publicité de la presse.

IIme Education.—« Que ce mot *Education* renferme de choses ! » s'écrient les Auteurs du Rapport. Rien n'est plus vrai, mais nous ne sortirons pas de notre sujet, c'est-à-dire, de l'influence de l'éducation au point de vue des affections mentales qui peuvent en être la conséquence. A ce propos, la brochure de l'Asile de Québec nous expose deux tableaux de l'enfance en voie de préparer à la maturité le chemin d'un hospice de fous; c'est l'enfance du riche et l'enfance du pauvre, l'enfance des classes qu'on peut appeler lettrées, et l'enfance des classes dites laborieuses; le collégien et le gamin de la rue. Nous ne pouvons donner ici qu'un très léger crayon de ces deux tableaux.

Voici pour la classe lettrée.—Un vice très pernicieux dans ses conséquences éloignées sur l'intégrité physique du cerveau humain « est de vouloir forcer une intelligence par des excès d'étu-« des précoces en voulant raisonner avec les enfants et provoquer « chez eux un développement prématuré.—La nature, dit Dago-« net, veut que les enfants soient enfants avant d'être hommes. « Si nous voulons intervertir cet ordre de choses, nous produirons « des fruits précoces qui n'auront ni maturité ni saveur et ne « tarderont pas à se corrompre.—Nous aurons de jeunes docteurs « et de vieux enfants ? »

Voici maintenant pour la classe ouvrière ; la peinture impressionnante en est empruntée au « *Manuel de Charité* » de M. l'Abbé Mullois.—« Pauvres petits êtres, ils connaisssent déjà les douleurs « de la vie, avant même d'en savoir le nom ; ils grandissemt au « sein de la misère, comme la fleur grandit au milieu de la fange ; « et déjà le mal, sous sa double forme de misère et de vice, les « guette, les attend, pour les tourmenter, les souiller. Pitié donc « pour les enfants ; pitié surtout pour nos petits enfants des rues ! « Malheureuses petites créatures ! Quelle existence ! Quel avenir ! « Quelle éducation ! L'éducation de la rue, la pire, la plus détes-« table de toutes les éducations ; celle qui conduit la jeune fille « à la dégradation, le jeune homme au vice, à la prison, au bague « peut-être.....Demandez à ce jeune homme coupable, à figure « malicieusement spirituelle :—« Mon pauvre ami, comment se « fait-il que vous soyez ici ?»—(*Ici*, c'est aussi bien l'Asile des aliénés que la prison et la figure malicieusement spirituelle ; peut bien être, par l'effet des mêmes causes, une figure idiotement atône, ou un regard dangereusement égaré.) « Il vous répond « avec une franchise presque cynique : « C'est tout simple, j'ai « commencé par être un enfant de la rue : plus tard on a voulu « m'envoyer à la classe, mais ça ne m'allait plus ; les Frères « *m'embêtaient*. On me mit en apprentissage, mais j'attrapais « le patron ; pauvre patron ! En voilà un à qui j'en ai fait « avaler des dures ! Il me jeta à la porte. Je fis des connais-« sance ; il faut vivre.....et puis voilà ! »

A ces navrantes images dont les Messieurs de Beauport ont enrichi, et comme vivifié leur ouvrage, sur le chapitre de l'Education, qu'il nous soit permis d'ajouter une légère observation qui nous semble toucher de très près, catholiquement et *canadiennement* parlant, à cette grave matière. Il est prouvé qu'avec la malléabilité naturelle du cerveau de l'enfant, les vices de l'éducation première réagissent d'une façon désastreuse sur les facultés mentales de l'homme-fait; mais il est un autre âge où la boite osseuse du crâne humain concentre, par la force des choses, un degré d'ébullition des plus intenses ; c'est précisément l'âge où l'Education est sensée finie, dans le sens classique,— souvent trop classique,— du mot. Or, la privation de tout secours dirigeant, normal et bien organisé sous le rapport des travaux intellectuels à cet âge là, dans cette délicate période de quelques années, qu'on appelle les années des passions, et qui prennent le collégien au sortir de ses *Etudes* jusqu'à sa *Position faite,* ne peut-elle pas, avec quelque bon sens, être considérée comme un Baccalauréat ès folie qui recrute toute une escouade de pensionnaires diplomés de l'infortune pour les Asiles de Beauport ? — Telle est la question qui se pose d'elle-même devant notre compte-rendu. — Conclusion : — Les Auteurs du Rapport disaient plus haut au sujet d'un acte législatif du Parlement Britannique ; « Imitons notre mère-patrie sous ce rapport, comme nous le faisons sous tant d'autres »— A propos de l'observation incidente que nous venons de nous permettre, nous nous bornerons à répéter cette phrase et nous dirons : « Imitons l'Angleterre, l'Angleterre si éminemment pratique en son grand esprit national, et si merveilleusement féconde en s. rénovation catholique, laquelle finira tôt ou tard par ...nir la pierre angulaire de ce même esprit national. Imitons ...es évêques anglais, ces gloires vivantes de leur pays qui savent restituer à leur noble race cette belle devise dont la Papauté Romaine avait couronné autrefois le front du sujet britannique « *non Angli sed Angeli,* » et souvenons-nous qu'il se fonde actuellement en Angleterre une Université catholique. » — Poursuivons.

IIIme. IMMORALITÉ.—Voilà encore un mot qui en dit long.—Contentons-nous de noter ici le trait social et politique dont les Messieurs de Beauport ont le bon courage de frapper leur œuvre et insistons sur le « *Hélas !* » qui termine cette sainte hardiesse : « La société elle-même n'est pas exempte d'une certaine responsa- « bilité sur cette matière » (L'immoralité dans les familles, de l'exemple à l'alcôve, comme étant une des causes les plus fréquentes, les plus terribles et les plus actives de la folie) « car elle doit « *protéger* la moralité de la famille en veillant à la moralité pu- « blique. Elle possède des lois sur ce sujet ; elle *peut* flageller le « vice *partout* où il se trouve ; elle peut punir le blasphémateur, « l'ivrogne et celui qui porte le scandale parmi ses frères. Enfin, « la lettre de la loi semble atteindre l'immoralité partout où elle la « découvre et sous quelque forme qu'elle apparaisse. *Hélas cepen-* « *dant, cette lettre paraît morte dans son exécution !* »

IVme. TABAC.—L'usage du tabac est considéré par les spécialistes comme étant pour *la moitié des cas*, la cause sinon d'aliénation mentale proprement dite, au moins d'affections graves des centres nerveux, désordres des hémiplégiques et des ataxiques, ramifications ou préambules de la folie. Le tabac est appelé dans la brochure « *la source prolifique de l'hypocondrie.* » Et l'hypocondrie est certainement, dans la vie sanitaire contemporaine, une de ces *Erreurs modernes* pour lesquelles il serait bien de faire un *Syllabus* médicinal.

Vme. OPIUM.—Bien que nous ne soyons encore ni tout à fait Turcs ni tout à fait Chinois ;—cela viendra peut-être, car l'Orientalisme dévore ceux qui désertent le Christianisme,—les Auteurs du Rapport nous signalent la présence en des proportions effrayantes de l'Opium dans une multitude de Remèdes, et spécialement de Remèdes pour les enfants, qui décorent de leurs pompeuses réclames les murailles de nos rues les pages de nos journaux et les vitrines de nos apothicaires.—Conclusion pratique à en tirer :—Avant d'introduire sous le toit domestique et surtout dans les *nurseries*, quelques-uns de ces pots à pommade, boîtes en carton ou fioles de verre, faites analyser scrupuleusement la mixture par quelque bon chimiste instruit et honnête.

VIme. Ivrognerie.—C'est à cette individualité de vice que nous nous voyons forcé de marquer un temps d'arrêt fort déplorablement nécessité par les amères racines, la végétation endiablée et le sinistre ombrage dont il parfore, dont il enlace et dont il couvre la terre canadienne. Pas moyen, par malheur, de trouver un contradicteur sur ce point, fût-il le plus optimiste des plus admiratifs indigènes.

Les Auteurs du Rapport nous présentent une Statistique embrassant la France, l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, la Belgique, le Danemarck et les Etats-Unis, bourrée de chiffres terrifiants de la mortalité causée par l'ivrognerie, du développement de cette « *lèpre de gueule,* » comme disaient les anciens. qui a *doublé partout* depuis seulement une vingtaine d'années et qui immole chaque jour de jumelles et barbares hécatombes à ce Minotaure à deux têtes qui s'appelle le *Crime* et la *Folie*.

Mais nous remarquons.—Voudra-t-on nous pardonner cette remarque ?—que dans cette minutieuse et cruelle statistique, le Canada ne figure point ?— Est-ce que les Messieurs de Beauport auraient reculé devant l'effroi du chiffre à poser et devant la rougeur du rang de *moyenne* à prendre pour le pays, dans ce *Cercle* d'un *Enfer* des mœurs contamporaines qui aurait inspiré l'auteur de la « Divine Comédie » le Dante, s'il eût vécu de nos jours ? Nous sommes presque tentés de voir dans cette lacune comme une pudeur sur l'honnête front de la Direction de l'Asile de Québec. Si telle est la véritable raison de notre remarque et si notre interrogation n'est pas un jugement téméraire, nous respectons le principe d'une si douloureuse réserve mais nous ne nous en croyons que plus autorisés à poser le doigt sur cette antique plaie du pays sans cesse ravivée, d'autant plus qu'elle semble, dans le moment présent, être tout juste dans une de ces périodes, que les médecins appellent, je crois, l'exacerbation inflammatoire.

Il n'y a pas encore un mois d'écoulé que pour la station de l'Avent prêchée dans une des poroisses les plus populeuses de Montréal, un prédicateur illustre, Evêque et Missionnaire, Mgr. Rapp,

de saint apostolat, a dû employer, avec d'heureux fruits, il est vrai, toutes les soirées de cette retraite, à flageller ce vice national de sa parole civilisatrice et embrasée.

Et si de l'Eglise nous passons au Palais de justice, édifices dont le premier a pour souverain but, de rendre autant que possible le deuxième inutile, pas plus tard que la fin de septembre dernier, un des magistrats du pays les plus haut placés et personnellement distingué entre tous par sa haute position dans le Banc, par l'élévation incontestée de sa vaste intelligence et par le brillant empire de sa parole tout empreinte de la vigueur chrétienne et de la précision britannique, Son Honneur M. le Juge Monk s'exprimait en ces termes dans sa belle harangue d'ouverture aux *Grands Jurés*. de la Cour criminelle.— Il est bon de donner à cette verte *morale* toute la publicité et tout le retentissement qu'elle mérite.

« Il n'y a pas de doute, Messieurs, qu'il faut en grande partie « attribuer l'accroissement des crimes et actes de violence à l'ivro- « gnerie qui règne si généralement ; et cette cause si générale de « désordres et de démoralisation s'aggrave elle-même du nombre « toujours grandissant des *saloons* et des cabarets de bas étage « disséminés dans toutes les parties de la cité. »

« C'est en vain que les ministres de toutes les dénominations « religieuses, la Presse et les médecins élevent tour à tour la voix « contre l'abus de l'Alcool ; leurs paroles demeureront sans effet « tant qu'il se trouvera des occasions si nombreuses pour ceux « qui veulent se livrer à ce vice terrible et destructeur : l'ivrogne- « rie, des *repaires* où les jeunes gens et les gens impudents, oisifs « et débauchés, de même que l'ivrogne avéré se rendent et se réu- « nissent pour satisfaire en liberté et sans entraves à leur passion « dégradante. Dans ces malheureux endroits, toute influence de fa- « mille, toute contrainte domestique, ont disparu et la pauvre vic- « time s'avance de mal en pis, jusqu'à ce que sa fortune et sa « santé se soient trop souvent sacrifiées ; et elle-même, peut être, « écrouée dans une prison ou une cellule des postes de police, d'où « on la retirera pour l'amener à la barre d'une cour criminelle. »

« Certaines personnes d'un esprit ferme et habituées à exercer « un contrôle salutaire sur elles-mêmes et sur leurs habitudes, « peuvent peut-être se permettre l'usage de ce qui est si fatal à la « grande majorité des hommes, même à ceux qui ne font qu'un « usage que l'on peut appeler modéré des boissons alcooliques. « Trop souvent néanmoins, et par des degrés à peu près imper- « ceptibles, cette modération change d'allure et se convertit en « une habitude vicieuse qui flétrit les espérances de la jeunesse, « paralyse la vigueur de l'âge mûr, et attire le mépris et la honte « sur la vieillesse elle-même. »

« Une simple visite à nos asiles, à nos prisons et aux postes de « police, un seul coup d'œil jeté sur nos dossiers de nos cours de « police nous dévoileront de suite l'étendue du mal et avec quelle « rapidité il progresse. »

« Les autorités locales devraient donc prendre les mesures les « plus rigoureuses et créer une surveillance de quelque nature « pour arrêter, s'il est possible, la marche du terrible fléau, de « cette peste morale qui décime notre population.»

Mais en cette matière, hélas, comme on le voit, trop indigène, il est un homme en Canada, à qui il faut céder, au-dessus de tous, la parole, car jamais le pays n'a vu sentinelle plus vigilante de ses véritables besoins, protecteur plus éclairé de ses avancements patriotiques, éclaireur à la fois plus humainement assuré de ses itinéraires sociaux et plus divinement hardi de ses évolutions gouvernementales ; initiateur de la vie morale, fort-armé du devoir, juge incorruptible de la miséricorde.— Et cet homme bien des cœurs nationaux, pour ne pas dire la nation tout entière, bien des intelligences canadiennes, pour ne pas dire le véritable esprit du Canada, l'ont nommé avant moi ; c'est Sa Grandeur Monseigneur Ignace Bourget, second Evêque de Montréal. Il y a trente trois ans, (la durée de la vie mortelle du Christ), ce saint vieillard de la Patrie inaugurait par cette confidence toute parfumée d'humilité et de sollicitude l'établissement des *Sociétés de Tempérance* parmi nous :

« J'ai toujours aimé à recevoir de mon clergé les avis qu'il ju-
« geait bon de me donner. Avant mon départ pour l'Europe, un
« certain curé me fit observer que les sociétés de tempérance qui
« paraissaient prendre si bien en tout lieu, et surtout dans les pa-
« roisses qui avaient eu l'avantage d'être régénérées par les exer-
« cices spirituels, auraient plus de succès et de stabilité, si on les
« soumettait à certaines règles uniformes ; si par là on en faisait
« une œuvre diocésaine. J'ai singulièrement goûté cet avis et
« me suis occupé des moyens de le mettre à profit. J'ai obtenu
« du St. Siége des grâces particulières pour encourager les dites
« sociétés, et j'ai demandé au célèbre Père Mathieu en Irlande les
« règles suivies dans ce pays, afin de pouvoir profiter de l'expérien-
« ce de ce zélé fondateur de la *tempérance*. Vous recevrez, dans
« quelques temps, le recueil de ces règlements et le tableau des
« faveurs accordées à l'observation d'iceux. L'ivrognerie étant le
« mal capital de ce pays et menaçant de ruiner la fortune comme
« la religion de beaucoup de nos compatriotes, nous avons une obli-
« gation bien stricte de diriger tous nos efforts pour le déraciner
« et pour faire régner à sa place l'inestimable vertu de la tempé-
« rance, qui ramènera infailliblement la paix et l'abondance dans
« nos villes et dans nos campagnes. » (*Circulaire au clergé du* 23 *Septembre* 1841.)

Quinze mois après, les soucis paternels de cette Circulaire se traduisaient en la forme plus éclatante et plus solennelle d'un Mandement : Après le père du peuple, c'est le soldat de Jésus-Christ qui parle !—Ecoutez : (On nous pardonnera militairement de souligner quelques mots.)

« Le présent Mandement est comme la *trompette* qui vous aver-
« tit que l'heure du grand *combat* est arrivée, qu'il est temps de
« se ranger sous la *bannière* de Jésus-Christ pauvre et abreuvé
« de fiel, pour combattre le Démon de l'Intempérance et le Dieu
« des Richesses. Levez les yeux de la Foi et voyez combien est
« petit le nombre de ceux qui suivent ce *Chef* incomparable, et
« au contraire, combien est grand le nombre des *partisans* de Sa-
« tan, qui marchent aveuglément sous son *étendard*, disant dans
« leur joie insensée, comme les intempérants dont Isaïe nous a

« fait le portrait : « *mangeons et buvons, car demain nous mour-* « *rons* .» nous aurions *honte* sans doute de laisser presque seul notre divin *Capitaine combattre* cet *ennemi* acharné à notre *perte*. Nous nous empresserons, sans doute, de nous *engager à son* « *service* pour l'aider à détruire le *règne* de ces puissants enne- « mis de sa *gloire*. Nons aurons sans doute du zèle pour aller « *détacher du parti* de Satan nos *frères* qui ont le malheur d'être « les *esclaves* de l'ivrognerie, ou qui vivent dans *l'oubli des de-* « *voirs* de la charité chrétienne. Le temps est venu de nous *dé-* « *clarer* ; il n'y a plus à balancer. Malheur à celui qui voudra « *combattre seul et hors des rangs* : « VŒ SOLI ; » car il périrait « comme ces infortunés Juifs qui, *jaloux* de la gloire des fréres « Machabées, voulurent *se signaler* en *attaquant* seuls et *sans or-* « *dre* les ennemis de leur nation. »

Puis le Pasteur reparait ;

« En rendant compte de notre administration au Souverain « Pontife, nous l'avons informé que les belles qualités et les « mœurs douces de notre peuple étaient malheureusement ternies « par l'ivrognerie, qui est sa passion dominante. Ce Père ten- « dre et compatissant à toutes les misères spirituelles de ses en- « fants, en quelque lieu du momde qu'ils se trouvent, leva les « yeux au ciel, d'où lui vient tout son secours pour *rémédier* aux « maux de l'Eglise, et poussa un profond soupir, en apprenant « qu'il regnait ici un si grand *désordre*. » (*Mandement du* 25 *Janvier* 1842.)

Enfin la tempérance canadienne, fécondée par cette bénédiction et ce soupir du Père commun des Fidèles, sept ans après, *s'oubliait* elle-même, et faisait une rechute ; c'était une nouvelle *invasion* de l'ivrognerie, marquée, comme tous les abus de grâces reçues et comme toutes les ingratitudes des bienfaits passés, d'une recrudescence sept fois plus forte, comme l'indique si lumineusement dans l'Evangile, la parabole de *l'Esprit immonde* et de sa *réserve* de sept Esprits plus méchants encore. Alors, Monseigneur Bourget sonne encore la charge, et cette fois, c'est l'homme d'Etat qui parle ; c'est le véritable Magistrat de la Cité et du Pays : Homme d'Etat toujours père ; Magistrat toujours guerrier.

« L'ivrognerie que l'on croyait pour toujours *exterminée* a re-
« paru. Hélas ! elle n'était que *cachée* dans les sombres souter-
« rains d'ignobles tavernes. Là elle reprenait ses *forces perdues*
« dans le *grand combat* que lui avait livré la Tempérance. Elle
« se *regorgeait* dans les ténèbres de plus de cinq-cents auberges
« sans licence du *sang* de la veuve et de l'orphelin. Elle avait
« pour la protéger tout ce que le pays a d'hommes le plus démo-
« ralisés et dont la cupidité engendre tous les maux qui nous
« *débordent*. Elle se jouait de l'autorité publique, qui aurait dû
« la comprimer et s'assurait l'impunité en semant des menaces
« *d'incendie* qui glaçaient *d'effroi* tous ceux qui étaient le plus
« intéressés à réprimer ses désordres. Aussi, voyait-on des pères
« désolés qui *n'osaient* élever la voix pour faire *mettre à la raison*
« de malheureux aubergistes qui perdaient leurs enfants par le
« jeu et la débauche. Ah ! c'est qu'ils craignaient de passer par
« le feu, tant ils étaient persuadés que les ennemis de la tempé-
« rance sont capables de tout ? C'est de cette sorte que l'ivrogne-
« rie s'est conservée et qu'elle a *rallié* sous sa lugubre bannière les
« *déserteurs* de la Tempérance. *Fortifiée* par la *troupe* de ceux
« qui par *lacheté, faiblesse*, ou autrement, ont quitté nos *batail-*
« *lons*, elle se *dispose au combat*.

« Voici donc, N. T. C. F., ce que nous avons l'intention de
« faire, avec la grâce de Dieu, à l'appui des mesures déjà prises
« pour maintenir et propager l'admirable société de Tempérance.
« Nous voulons tout simplement *l'enrôler* sous la glorieuse bannière
« de la Croix. Un furieux orage nous a *dispersés* ; nous allons
« *nous reconnaître* à la vue de ce signe de vie « IN HOC SIGNO
« VINCES. Le combat que nous a livré l'ennemi a été *mortel* pour
« *un grand nombre* d'entre nous ; nous allons nous rallier sous cet
« étendard de salut. Plusieurs de nos frères ont fait un triste
« naufrage dans la furieuse tempête qui vient de nous assaillir ; la
« Croix, comme une arche assurée, va les *recueillir* et les sauver.
« L'arbre de la Tempérance commence à sècher et à dépérir ;
« nous allons le greffer à l'arbre de la Croix, qui lui communique-
« ra désormais sa sève et sa vie .....—Remarquons en passant
« N. T. C. F. ce qu'est la Croix de Jésus-Christ pour la société

« de Tempérance. Elle est son *Drapeau* arboré dans chaque « maison pour animer tous ces courageux *soldats* à bien combattre « contre l'ennemi commun. Elle est le *Glaive* qui immole à la « Divine Majesté des milliers de *victimes* en faisant faire le *sacri-* « *fice* si pénible des boissons enivrantes par des milliers d'associés. « Elle est le *Sceptre royal* qui établit avec le Règne de la Tem- « pérance la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Elle est « l'Arbre de vie, planté au milieu du Paradis, dont les fruits « délicieux nourrissent ceux qui aiment la sobriété. Elle est la « Balance qui pèsera les destinées de la société, et son poids divin « fera pencher le bassin qui contient les *dépouilles* déjà rempor- « tées sur l'Enfer. Elle est la grande, l'unique, *Espérance* de la « société qui avec cette *arme invincible* detruira l'*empire tyran-* « *nique* de l'ivrognerie et établira le règne si doux de la Tempé- « rance. O CRUX AVE SPES UNICA. AUGE PIIS JUSTITIAM. « REISQUE DONA VENIAM » (*Lettre Pastorale* 18 *avril* 1854.)

Que si maintenant quelqu'un croyait devoir nous dire que ces citations sont démesurément trop longues, nous lui répondrions respectueusement par cette mathématique : Qu'il se supprime en Canada un seul *petit coup de trop* pour chacune des lettres contenues dans ces mêmes citations, et l'on peut affirmer que, malgré cette défalcation alcoolique, pas un cabaretier du crû ne fera banqueroute. — C'est que, soit dit sans mauvais calembour, ce n'est pas la Lettre, mais c'est l'*Esprit* qui vivifie.

Couronnons ces extraits par quelques lignes du texte même du Rapport de Québec que nous étudions. C'est un couronnement gouvernemental. Ces lignes contiennent, en effet, le vrai *programme catholique* de l'autorité civile en cette matière :

« Profitons de l'élan qui semble se manifester partout ailleurs contre l'ivrognerie ; et, à l'exemple de la France, réorganisons nos sociétés contre l'abus des boissons alcooliques. »

« Qu'elles aient pour objet : »

« 1o. D'instituer des conférences sur les dangers de l'intempérance. »

« 2o. D'encourager toutes espèces de publications (brochures, « manuels, almanachs etc.) conçues dans le même ordre d'idées. »

« 3o. De favoriser notamment, au moyen de sociétés coopéra-
« tives de consommation, le remplacement des liqueurs alcooliques,
« comme boisson usuelle, par le café, le thé, les vins naturels, le
« cidre et la bière. »

« 4o. De chercher à obtenir, à cet effet, l'augmentation des im-
« pôts sur les liqueurs alcooliques, et autant que possible le dé-
« grèvement des autres boissons. »

« 5o. De réclamer des mesures légales, efficaces, contre l'ivres-
« se publique et contre les permis de débit de boisson. »

« 6o. De publier un Bulletin qui fera connaître les actes de
« l'association, et où seront traitées toutes les questions relatives
« à l'alcoolisme. »

Et maintenant, achevons vite l'inspection des deux dernières causes de folie, jalonnées sur le terrain de ce Rapport.

VII. Maladies convulsives.—Cette catégorie fait spécialement partie des *maladies de l'enfance* Si sa connexité avec la Folie n'est pas directe, elle rattrape largement ce bénéfice par ses désastres indirects. En effet, nous disent les Auteurs dans la première partie de leur Rapport « toutes les sensations faussées « toutes les angoisses précordiales ou épigastriques de l'adulte, « toutes ces manifestations variées de troubles sensoriaux internes, « résultat de la mélancolie, l'enfance ne les connait pas ; son sys- « tème nerveux est encore, en quelque sorte, vierge des perturba- « tions de toute nature qu'apporte à sa suite la puberté ; » mais en revanche, si l'on veut bien récapituler et approfondir tout ce que nous avons dit précédemment sur l'Hérédité, l'Immoralité et l'Education, au sujet des désordres que ces vices engendrent dans la constitution physique de l'enfant, avant et après sa naissance, on demeure effrayé à la pensée de reconnaître combien cet âge de fraîcheur, de sourires et d'innocence fournit, de longue main, son triste et large contingent au recrutement de l'aliénation mentale.

A cette considération se rattache la question de l'*allaitement* des nouveaux-nés et de quelles précautions de l'ordre physique et moral on doit entourer le choix des nourrices à gage, quand leur service est indispensable.

VIII. CONSANGUINITÉ ET UNIONS INCOMPATIBLES.—Cécité, surdo-mutité, albiminisme, hydrocéphalie, scrofule, rachitisme, gibbosité, déviation des membres, idiotie, imbécilité, monstruosités naturelles les plus repoussantes, et enfin, avortements nombreux, tel est le bilan de procréation qui couronne, dans une proportion des *deux septièmes*, les immorales conclusions de pareils mariages, lesquels,n'ont presque toujours pour étincelle d'origine et pour feux de leur perpétration que l'idée d'une fusion de deux coffres-forts en un seul.—Ah ! que l'Eglise catholique est donc une mère intelligente et profonde en réclamant partout et toujours, avec une inébranlable ténacité, son droit inaliénable autant que généreux à prononcer et à juger, au-dessus de toute autorité civile, des cas d'empêchements,d'entraves et de nullités des mariages ! Et qu'ils sont malheureux, qu'ils sont coupables et qu'ils sont aveugles, les peuples qui rayent de leurs lois et de leurs constitutions nationales cette grande et impérissable vérité du domaine religieux, du domaine moral, du domaine politique, du domaine domestique et du domaine du sentiment, arche sainte et bénédiction de la Foi, de l'Honnêteté, de l'Etat, de laFamille et du Cœur ; cette radieuse et féconde vérité ; que LE MARIAGE EST UN SACREMENT. (*)

(*) NOTE DE L'EDITEUR.—En mettant en brochure cet écrit qui a d'abord figuré dans les colonnes du "*Franc-Parleur*," un oubli typographique a omis pour le Chapitre III (p. 22,) l'en-tête tiré de textes des Saintes Ecritures que l'auteur a ajoutés au début de chacun de ses Chapitres.—Nous réparons dans cette note cette involontaire erreur.—L'En-tête de ce Chapitre III était celui-ci :

QUI DELINQUIT IN CONSPECTU DOMINI, INCIDET IN MANUS MEDICI

(*Eccli. XXXVIII.* 15.)

IV

AD DOCENDUM ET JUDICANDUM.

(*Paralip. XXVI. 29.*)

Approchant du terme de leur savante pérégrination. les Auteurs du Rapport, sous ce titre : « ENSEIGNEMENT, » font halte ; mais c'est pour se livrer à un exercice de gymnastique médicale d'un très-haut [illegible] pour le Canada.

Les dix-huit [illegible] de la Brochure consacrées à ce jeu savant sont un véritable plaidoyer. Telle en est, en deux mots, la substance et la requête :

Plaise au pays « *d'introduire l'enseignement clinique dans l'étude de la folie et de créer des chaires spéciales sur l'aliénation mentale.* »

Une argumentation serrée, la philosophie du bon sens, l'éloquence d'une charité à la fois domestique, patriotique et sociale, l'exposition très calme d'un savoir professionnel très lucide, un sentiment très pur de paternité prévoyante envers la jeunesse studieuse de la Puissance, et enfin, de riches et persuasifs emprunts faits à l'*état de la question* en Europe, ainsi qu'en Amériqne, telle est la solide charpente de ce plaidoyer convaincu. En voici la péroraison : « C'est un besoin devenu aujourd'hui plus « que jamais impérieux. L'intérêt de l'humanité et de l'hon- « neur, l'intérêt de la santé comme celui de l'économie, l'intérêt « des individus et du public, l'intérêt de la famille et de la « société, l'intérêt de l'ordre social et même de l'Etat, tout semble « nécessiter et réclamer le besoin de prévenir la folie, en lui assu- « rant, dès son début, les secours d'hommes capables de la com- « prendre et de la traiter. »

Cette lacune d'un *enseignement* sur la manière si profondément délicate de traiter la folie se manifeste chez toutes les nations d'Europe et de grandes voix s'élèvent, de toute part, pour demander qu'elle soit comblée. Il y a une *Ecole Aliéniste* en Europe, dont les rangs sont nombreux, illustres et féconds, mais elle vit uniquement de traditions, n'a pas de professeurs ordi-

naires et se trouve veuve de cours réguliers.—En Canada, cette regrettable omission est radicale ; ses funestes effets sont patents.

Et les Messieurs de Beauport nous groupent, avec la plus grande justesse d'idées, tout le faisceau des arguments variés qui militeraient en faveur de la précieuse innovation dont ils entreprennent la défense.—Les maladies nerveuses, aujourd'hui si communes, sont, dans une immense proportion, le principe initial de la folie.—D'où, indispensable nécessité d'*Etudes* à la fois classiques et expérimentales (pathologie et clinique) de la folie, pour *tout* médecin, puisque tout médecin est appelé à soigner des maladies nerveuses.—Les symptômes prémoniteurs de la folie si importants à définir et à démêler, pour l'avenir du traitement spécial de ceux qui en sont frappés, échappent forcément à la pratique des médecins d'Asiles d'Aliénés, puisque les malades qui en éprouvent les premières atteintes sont dispersés dans tout le pays, libres, et que les trois quarts du temps, ils n'ont pas seulement l'idée, (ni eux, ni leurs familles), du mal qui les menace.—D'où, même conclusion ; ce sont les médecins non spécialistes qui doivent être tout particulièrement *instruits* sur les délicats pronostics que présente l'Aliénation mentale dans la période de son incubation imprévue ou de ses insidieux débuts. —Des milliers et des milliers de fous seraient guéris, si toutes ces précautions scientifiques étaient prises, vulgarisées, professées.

Rien n'est plus logique, rien n'est plus sensé, que pareilles données.

Remontant encore plus haut dans leurs considérations larges et généreuses, les Auteurs du Rapport nous disent ces remarquables paroles qui intéressent toutes les intelligences vitales du pays : « Non seulement le médecin doit savoir cette science ; « mais le légiste, l'avocat et même le théologien doivent possé- « der quelques notions sur l'aliénation mentale. Elles sont né- « cessaires au légiste, chargé par l'Etat de protéger l'aliéné et de « bâser cette protection sur des lois aussi justes qu'équitables ;— « à l'avocat, appelé parfois à traiter, devant un jury, la question « toujours difficile de l'aliénation mentale lorsqu'il l'invoque en

« faveur de son client ;—au théologien, à la discrétion duquel se « trouve soumise la limite de responsabilité morale de chacun « des fidèles confiés à ses soins. »

Bref, la conclusion pratique de tous ces vœux et de tous ces appels peut se définir ainsi :—Haut Enseignement de la *Psychiatrie*, comme étant la véritable lumière à projeter sur tout ce qui concerne les diverses morbidités psychologiques, et le tout, bien entendu, dégagé de toutes les hyperboles du philosophisme.

Cette belle et magistrale thèse nous invite d'elle-même à y ajouter une observation particulière, à laquelle nous avons cru déjà devoir précédemment faire une allusion, quand nous avons rendu compte de la partie du Rapport de Québec qui parlait de l'Education. C'est la nécessité qui semble,—qu'on nous pardonne le mot,—suer par tous les pores de l'honneur canadien, de la fondation d'une Université catholique, une véritable Université, à vues larges, à diffusion de ses bienfaits sans étroitesse ni égoïsme, à principe doctrinal de son enseignement, devant, mille fois plus encore que la femme de César, échapper au soupçon, et pour laquelle enfin, le mot de Professeurs *Etrangers* au pays doit être bien plutôt une aspiration de noblesse et d'honneur, un souhait d'intelligente fierté, qu'une poltronnerie ridicule et qu'un épouvantail meurtrier.

Cette Université espérée et bénie, les Lettres qui pâlissent, la Science qui se laisse devancer, l'Art qui, dans ce pays, a de bons bras mais pas de cerveau, l'Enseignement public de l'enfance qui tombe en stagnation faute d'un réservoir à niveau supérieur, l'Industrie qui a besoin de se discipliner, la Fusion des peuples qui se brasse, la Politique qui tourbillonne, la Morale qui halète, la Jeunesse qui palpite et qui a du cœur, tout l'acclame ; il faut encore qu'à ce concert des Intelligences en travail se joigne, sur toute la surface chrétienne du Canada, le cri de la Raison Humaine jusqu'en ses dissonnances et de la Santé Publique, en ses plus lamentables échos.

V

FIET UNUM OVILE ET UNUS PASTOR.

(*Joan. X.* 16.)

Messieurs les Directeurs de Beauport terminent enfin leur œuvre en la couronnant de cette immarcessible couronne de consolation, de courage et de vie, qui, dans toute institution civile ayant la conscience de ses devoirs, prend le nom de *Service Religieux*. Les six dernières pages de la brochure sont consacrées à la publication de deux *Rapports* ; l'un émanant du *chapelain catholique* et l'autre, du *chapelain protestant* de l'Asile.

Hâtons-nous de dire que ces Rapports, très-succincts et très-clairs, se distinguent, l'un comme l'autre, par le double sentiment de l'influence curative que doit exercer la charité chrétienne sur ces infortunés de ce monde, et de l'espérance fidèle que, dans le monde meilleur qui suivra celui-ci, l'intelligence de ces égarés de la raison reprendra pleine possession d'elle-même dans la possession de Dieu.

On trouvera peut-être que nous devrions n'en pas dire davantage sur cette partie de notre compte-rendu, et qu'il est complètement inutile à nous de toucher à une *question religieuse*, quand ce grand lien des œuvres de miséricorde associe deux ministres de cultes différents dans la poursuite commune de leurs voies bienfaitrices. Mais pourtant, sans avoir l'ombre d'une intention ni de dogmatiser, ni surtout, grand Dieu ! de fomenter le plus léger souffle de division en cette délicate matière, nous sera-t-il défendu d'énoncer sommairement quelques-unes de tout un monde de réflexions intérieures qui nous a, pour ainsi dire, envahi l'esprit devant la confrontation de ces deux Rapports ? La simple liberté chrétienne d'une conviction, qui ne peut avoir la velléité de friser le prédicantisme, semble nous y autoriser ; et le sujet appartient trop au domaine de notre très-humble et très-obscure bonne volonté, pour nous troubler de quelque inquiétude à l'idée de dire simplement ce que nous voyons, ce que nous lisons, comme malgré nous, *entre les lignes* de ces documents.

Nous n'emploierons donc pas de circonlocution pour parler, et nous irons tout droit au cœur de la matière.

Le parallélisme de ces deux Rapports religieux nous montre d'un côté, des faits, des actes, des pratiques, un culte et une hiérarchie ; c'est le rapport catholique. De l'autre, des instincts, des intentions, des condoléances sincères, une bonne volonté métaphysique de « *support moral,* » le « *devoir d'être ami* » ; c'est le rapport protestant. Mais ce dernier, qui est, nous ne craignons pas de le reconnaître, plus soigné, plus travaillé que l'autre, contient un mot profond, rayonnant et vainqueur, d'où sont jaillies toutes nos pensées à ce propos, toutes nos méditations interrogatives..—Exposant avec la plus chrétienne orthodoxie, que pour le patient dont Beauport est l'asile, « quoiqu'il soit affligé d'une maladie « mentale, son âme existe toujours ; » que généralement tout un côté de ces pauvres cerveaux malades demeure sain, et par conséquent accessible au légitime et pur raisonnement humain des choses divines, M. le chapelain protestant nous dit que, même chez les fous, on trouve « *un sentiment secret de s'approcher de Dieu.* » S'APPROCHER DE DIEU ! voilà bien en effet le nœud de la question et le mot de l'énigme.

Et c'est devant ce mot qu'oubliant bien des choses du passé notre esprit s'est étendu avec complaisance dans la contemplation des choses qui arriveront un jour et qui sont positivement devant nous « *Præterita obliviscentes, in ea quæ ante sunt extenti,* », comme dit St. Augustin dans ses *Confessions.* Et, nous figurant alors que la liberté nous était faite d'adresser directement la parole à ce pieux chapelain protestant, que la Religion catholique vous recommande d'appeler un « frère séparé, » nous lui disions au dedans de nous-mêmes : « *S'approcher de Dieu* ; » oui, tout est là, mais considérez, je vous prie, que cet *approchement* doit, avant toute chose, être le fruit d'une *activité pratique* et non pas la formule d'une *théorie* purement *passive.* Ce doit être l'enfant plein de vie d'une charité que nous ne craignons pas d'appeler *sacramentelle,* et non l'avortement d'une philanthropie *spéculative.* Sans quoi, l'expression elle-même : « *s'approcher de Dieu* » contiendrait dans ses flancs sa propre ironie.

Or, puisque vous consacrez votre vie, « étant fort, » à soutenir, à éclairer, et à consoler cette portion de vos frères » affligée par la plus terrible des calamités, » jetez simplement un regard autour de vous, et tirez de ce qui se passe journellement sous vos yeux, dans cet admirable Asile, les inductions rationnelles qui en découlent toutes seules pour tout *avancement* de la conscience humaine, dans la plus royale de ses routes, celle de la Foi. Ne peut-on pas dire en effet, sans sophisme et sans paradoxe, que la cure de la raison perdue a le droit de servir de probation pour l'entretien de la raison possédée ? Eh bien ! qu'est Beauport par ces écartés de l'Intelligence ? N'est-ce pas une *Autorité*, à la fois savante et paternelle, sociale et individuelle, guérissante et protectrice ? Et pour réaliser ce programme, que d'éléments variés doivent-être mis en jeu ! dans une grande unité d'ordonnancement et d'inspiration,—*l'Unité dans la Variété*, c'est le souffle dont l'Eternel anime les Institutions humaines qui veulent être créées et qui veulent vivre à son image et à sa ressemblance.—Aussi, voyez ces remèdes, ces séquestrations, ce régime, cette assistance infatigable, cette sollicitude de toute nature, depuis les soins que la mère donne à son petit enfant, jusqu'à la franchise des donations qu'un roi sage et généreux octroie à son peuple fidèle. et jusqu'aux veilles les plus ardues et les plus prolongées de l'Etude et de la Science. Enfin, pour cimenter cet ensemble, voyez ces restrictions judicieusement apportées à l'exercice de la liberté individuelle, à seule fin d'assurer la paix de tous, le bien de chacun et la prospérité du domaine. Tout cela n'est il pas *l'Esprit* de Beauport, et cet *Ordre* n'est-il pas bon ? Or, cet esprit et cet ordre, c'est essentiellement l'Esprit de l'Eglise ; c'est l'Ordre catholique. Que si l'on voulait maintenant présider *protestantes quement* à la Direction d'un Asile quelconque des misères humaines, que ferait-on pour rester dans la logique de cette dénomination religieuse ? Tout le contraire de ce qui se fait à Beauport.—Pourquoi une autorité ? Pourquoi la clôture ? Pourquoi le régime imposé ? Pourquoi la séquestration ? Pourquoi cette ingérance dans le domaine de la conduite personnelle ?

Pourquoi ces intraitables fatigues du travail intellectuel ? Pourquoi ces restrictions apportées à la liberté de chacun ?

Il faut remonter à l'origine de l'erreur. En se *séparant* de l'autorité Romaine, seule héritière de l'assistance infaillible du Verbe de vie, les Pères du Protestantisme cédaient immensément à la plus puérile de toutes les vanités. Férus d'orgueil et ne voulant plus d'intermédiaires entre leur âme et Dieu, ils supprimaient d'un trait révolutionaire tout ce qui est pratique d'ordre, médiation de grâce, solidarité spirituelle, maternité et filiation de conscience, secours journaliers des luttes de chaque jour, pain quotidien de cette nourriture morale dont on ne doit pas s'inquiéter pour le lendemain, précisément parce que Dieu lui a donné dans l'*autorité* de son Eglise la plus clairvoyante de toutes les ménagères. Oh oui ! puérile en vérité fut cette œuvre ! Une parabole pourrait en disséquer la vraie démence.—Figurez-vous une intelligence d'élite, adonnée sans réserve à sa propre culture, exaltant sans mesure cette adoration, cette véritable idolatrie des rayonnements de sa propre raison " *ampliùs insaniens in eos,* " comme dit de lui-même St. Paul, quand il parle des années qui précédèrent sa conversion. Puis, qu'un beau jour, cet homme à intelligence ainsi surmenée, se prenne d'un suprême dédain pour tout ce qui est l'élément pratique, matériel et indispensable de son existence ici-bas, et qu'il cède à la *monomanie* de ne plus vouloir prendre une seule bouchée de nourriture, par un irraisonnable mépris, par une *folle* aversion pour le pain, la viande, et les légumes.—La place de cet homme, où serait-elle, sinon dans un Asile de Beauport quelconque ?—Hélas ! dans l'ordre de la Foi, les Réformateurs du XVIe siècle n'ont pas fait autre chose.

Et, puisqu'en déviant de cette raison, qui est la raison de Dieu, ces pauvres monomanes de la Conscience et du Libre Arbitre, ont conservé la Bible, qui n'est autre que la Parole de vie et le *codex* de toute santé morale, ouvrons-la au hasard ; nous y trouverons la confirmation de notre thèse.

En ce temps là, Jésus-Christ, après avoir rendu la santé, par le simple contact de son vêtement, parce que ce contact était un acte d'humilité, de confiance et de foi, à cette pauvre femme âgée

de l'Evangile, dont tout l'argent était passé, sans la moindre cure, dans la poche des médecins, rend, dans la même journée, la vie à une petite fille, dont le père était venu, dans son immense tristesse, se prosterner à deux genoux aux pieds du divin guérisseur. Et le Christ dit à ce père : " Bon courage," "*noli timere ;*" puis, il expulse d'un geste la cohue—" *turbam tumultuantem*" des pleurnicheurs de convention "*ejulantes*" et des joueurs de flûte goguenards, "*deridebant eum*" ; tous ceux qui *font des scènes*, et tous ceux pour qui la parole n'est qu'un instrument, fût-ce une *parole d'honneur* ; tout ce qui symbolise le *préjugé* et le *scepticisme*. Et alors, en famille, en vraie famille, celle où le prêtre a sa place dans la chambre des enfants et des moribonds, témoin, intermédiaire, et coopérateur des miséricordes divines, dans cette triple et solidaire manifestation de la Foi : Le Dogme, la Morale et le Culte que représentent dans cet intérieur, Pierre, Jacques et Jean ; alors, il ressuscite l'enfant ; il la réveille de sa mort. "*Talitha cumi*" "*non est mortua sed dormit.*"—Mais, après l'avoir ressuscitée, qu'ajoute l'Evangile, cet Evangile que les protestants religieux ont tant raison de tant aimer ? Un mot, tout empreint d'une tendresse vraiment maternelle non moins que d'éclaircissements d'un dogmatique achevé : *Il ordonna qu'on lui donne à manger.*" "JUSSIT ILLI DARI MANDUCARE."

Et dans l'histoire de la Samaritaine, cette pauvre insensée, cette pauvre *aliénée*, qui avait eu cinq maris et qui n'était pas la femme du mari qu'elle avait, ne retrouve-t-on pas victorieusement des traits de ce genre, quand ce ne serait que le tout sublime, tout triste et tout ami : "*Si scires !*" "*Ah si tu connaissais.*"

Rentrons dans l'Asile de Québec.—La petite station que nous venons de faire en dehors de ses salles des malades est, pour nous, comme une rapide visite à la chapelle de la maison, et ce que nous venons de dire de matière religieuse nous représente la petite prière secrète que nous y avons adressée au Bon Pasteur, qui connait toutes ses brebis, nom par nom, « *nominatim.* » Et il ajoute lui-même « qu'il en a d'autres dans le monde et qu'il les « lui *faut* ramener. » « *Alias oves habeo, et illas opportet me* « *adducere,* » pour leur donner la vie avec encore plus d'abon-

dance, « *ut vitam abundantius habeant.* » Enfin c'est encore lui qui, plein d'attendrissement à la vue de ces foules quittant les villes pour le suivre à pied « *secutæ sunt eum pedestres de civitatibus,* » guérissait tous ceux qui languissaient dans leurs rangs, « *curavit languidos eorum.* »

Pour en revenir donc à la partie toute spéciale, et en quelque sorte technique, de cette digression, nous sommes heureux de pouvoir apporter une autorité toute particulière et bien caractéristique à l'appui de cette grande thèse de l'utilité aussi sanitaire que morale, des « exercices religieux pour ceux qui sont enfermés « dans un Asile d'Aliénés ; » thèse, que soutient avec chaleur M. le Chapelain protestant de Beauport.

Voici donc ce que nous disait, ces jours-ci, à ce propos, un Anglais, un Anglais pur-sang, M. F * * qui habite Montréal depuis quelques années, mais qui ne s'est pas du tout *canadianisé*, homme d'étude, d'expérience, de bonnes œuvres, et surtout de foi, humble et fervent catholique ; en un mot, véritable échantillon vivant, sincère démonstration active, de ce grand fait tous les jours plus palpable qui est la profondeur et l'élévation que l'amour de l'Eglise Romaine sait communiquer à l'esprit, au cœur, et à la conscience de cette admirable race anglo-saxonne, si nativement pure, si foncièrement réfléchie, si instinctivement honorable.—« Honorable » est le mot anglais par excellence :

« Il y a quelques années, me disait M. F * * j'habitais en « Angleterre le comté de Middlessex, pas bien loin de Londres, « et dans le voisinage immédiat d'un grand Asile d'Aliénés nom- « mé *Colney-Hatch*, qui contient près de trois mille patients ou « patientes. Je m'étais particulièrement lié avec un des prin- « cipaux médecins de cet établissement ; il était protestant, et « un jour il me fit cette remarque que les malades catholiques « offraient plus de ressources dans leur traitement et étaient « plus faciles à guérir que les malades protestants. Et comme « je lui demandais à quoi il pensait pouvoir attribuer cette « différence, la raison en est, me répondit-il ;—et je me suis cru, « je l'avoue, obligé d'en faire mention dans mes Rapports offi- « ciels,—la raison en est, que l'influence qu'exercent les aumôniers

« catholiques sur l'état mental de nos pauvres malades est plus « foncière et plus directe. Il faut que les pratiques de la reli- « gion catholique aient une action plus *raisonnable* sur l'ensemble « des facultés intellectuelles, puisque elles opèrent, avec plus « d'efficacité que n'importe quel autre culte, un précieux « rappel à la *raison* des infortunés qui l'ont perdue. C'est « peut-être que la religion catholique possède le secret de « *canaliser*, pour les mettre au service de chacun, les flots de « l'entendement humain, qui ont véritablement rompu leurs « digues et qui sont sortis de leur lit ordinaire, dans l'état d'alié- « nation mentale. Aussi,—ajoutait ce Docteur,—au point de vue « de ma conscience de fonctionnaire public de l'Asile de Colney- « Hatch, je n'ai pas hésité à lutter contre les autorités pour « l'établissement du service catholique dans mon Asile.

Cet aveu n'est-il pas précieux ? Le médecin protestant de cet asile anglais ajoutait encore une remarque sur cette matière. Nous ne pouvons pas strictement affirmer sa justesse ; mais, devant la sincérité de sa bonne foi et les lumières de son expérience, nous n'hésitons pas à la reproduire ici, laissant à qui de droit le soin de se prononcer sur sa valeur réelle. Il soutenait que pour prendre un salutaire empire sur l'esprit de l'aliéné, l'aumônier catholique devait en quelque sorte se cacher du fou nouvellement entré dans l'asile, pendant environ le premier mois de son admission ; puis, cette période écoulée, rattraper le temps perdu, par son assiduité auprès du nouvel hôte de la maison, assiduité que pas un des patients n'a jamais trouvée importune.

Oh oui, encore un coup, *s'approcher de Dieu* par la féconde *canalisation* de son œuvre la plus chère, l'Eglise ! s'approcher de Dieu sur cette terre, afin de mériter de le voir un jour face à face, de le comprendre inimaginablement, de s'unir à lui et de se fondre en lui pendant toute une éternité de délices et de joies ; délices et joies partagées, sans s'amoindrir, avec tous ceux que nous aurons aimés et qui nous auront aimés, qui nous auront fait quelque bien et à qui nous aurons essayé d'en faire un peu, qui auront produit en notre vie mortelle quelque bonne et fortifiante impression et à qui nous aurons lais-

sé, nous-mêmes, quelque salutaire influence de notre coudoiement en ce monde ; avec ceux aussi, que nous n'aurons pas connus, parce qu'ils nous auront précédés de trop longtemps ici-bas, mais à qui nous aurons pensé, parce que nous descendons d'eux, que nous sommes le sang de leur sang, et la branche de leurs racines, et par la même raison, ceux également qui naîtront un jour de nous dans un avenir plus lointain que les bornes d'une vie humaine, mais dont nous serons toujours devant Dieu les auteurs et la souche. Voilà bien, en effet, le suprême équilibre de l'esprit humain, et la vraie Raison de la Raison.

Ah ! qu'il pensait juste, un savant et saint théologien que nous avons connu, mort aujourd'hui, qui avait passé plus de quarante ans de sa vie au milieu des protestants, qui les connaissait si bien et qui les aimait tant que pour les éclairer et être envers eux un bon apôtre de paix, il avait appris par cœur, d'un bout à l'autre, toutes les volumineuses œuvres de Martin Luther ; (*) Oui qu'il pensait juste, quand il nous disait à Rome dans cette belle et inoubliable année du Concile du Vatican, dont il était une des lumières : « Quand on y pense ; s'il y avait un protestant, qui « voulût, dégageant son esprit de tout mesquin préjugé et son « cœur de toute petite bassesse, consentir seulement à être « *raisonnable, raisonnant* et à se laisser *raisonner*, dans la vraie « franche, la vraie intègre, la vraie loyale et la vraie intelligente « acception de ces mots, il n'hésiterait par une seconde à devenir « catholique. »—« Aussi, » ajoutait avec un grand sens chrétien ce doux *dompteur* des âmes—(c'est le titre que je lui ai vu donner par des consciences protestantes, pourtant réfractaires à son apostolique parole)—« Aussi, combien est grand, de par le monde, le

(*) Le R. P. Rho, de la Compagnie de Jésus, missionnaire à travers toutes les populations d'Europe parlant la langue allemande, Professeur de Philosophie dans une Université Catholique de Prusse, Théologien, au Saint Concile du Vatican, de S. G. Mgr. l'Evêque de Paderborn, compatriote, compagnon d'enfance, condisciple d'études et ami fidèle jusqu'à la mort du brave et bien-aimé Colonel Allet, des Zouaves Pontificaux, dont la mémoire, les vertus et jusqu'au nom sont devenus partie intégrante de la vitalité catholique du Canada ;—enfin, mort, ou plutôt endormi dans le Seigneur, au milieu de sa prière *d'actions de grâces* qu'il récitait après avoir dit la messe.

« mombre de protestants qui accomplissent, sans s'en douter et « sans s'en rendre compte, des œuvres foncièrement catholiques ; « et, par contre, que de catholiques, pas leurs rebellions vaniteu- « ses, subtiles et inconsidérées contre la maternité toute savante de « l'Eglise Romaine, ne sont que des protestants travestis ! »

Mais c'est précisément le choix de ce raisonnement de l'âme, dégagé de tout *aliénation* de l'esprit et de toute insurrection cachée du cœur, qui est le grand X de la raison humaine.—Cette pauvre raison humaine, elle se trouve perpétuellement en face de cet embranchement de sa route, que la Fable antique nous représente sous les traits d'Hercule, hésitant entre le vice et la vertu.— Et pour cette question toute particulière, mais si capitale de la religion, *à laquelle on appartient*, la réalité de cette double voie divergente est celle-ci :

D'un côté, l'*Inspiration personnelle*, que les protestants les plus convaincus et les plus religieux appellent le *Génie du Protestantisme.* Génie, tant qu'on voudra, mais *Génie*, dans l'acception antique et païenne du mot, qui n'est autre qu'une *Possession*, telle que la foi chrétienne en interprète le sens, c'est-à-dire, les attaques, l'empire et les *influences* redoublées de l'esprit de ténèbres : « *Lunaticus est et male patitur, nam sæpe cadit in ignem et crebro in aquam.* » Le Génie du Protestantisme, cette *Inspiration personnelle*, comme unique règle de Foi, n'est-il pas en toute réalité une *Possession* de soi-même dans le sens lamentable que l'Evangile nous trace ? Et, qu'une conscience protestante veuille bien descendre, *en toute franchise*, jusqu'au fonds le plus secret d'elle-même, ne se répercute-t-elle pas tout-entière, comme dans un miroir vivant, en cette *souffrance maladive* « *male patitur*, » en ces *chûtes* disparates et sans cesse ronouvelées, « *sæpe, crebro, cadit*, » soit dans ce *Feu* de désirs et d'instincts toujours inassouvis, soit dans cette *Eau* submergeante d'inconsolations et de froideurs ? Le Génie du Protestantisme, ne met-il pas, comme une écume sur les lèvres de ceux qu'il hante, et comme une hallucination dans leur cerveau qui souffre, ce double idéal philosophique du Paganisme, cette jumelle adoration des siècles d'idolatrie : le *Fatalisme* qui est le Credo de l'esclavage

et le symbole de l'oppression des consciences, et le *Stoïcisme*, qui est l'abnégation de soi-même souffletant son prochain sans sourciller.

Voilà la première voie.—La seconde voie, celle du Catholicisme s'appelle l'*Obeissance*.—L'*Obéissance* petite sœur de l'Humilité, presque aussi mal comprise qu'elle des esprits sans virilité et des cœurs sans consistance ; aussi défigurées, aussi travesties, aussi outragées l'une que l'autre, dans les *opinions* du monde, de ce *monde* tellement détestable à notre Seigneur Jésus-Christ, et tellement maudit de sa bouche divine, qu'il a solennellement juré qu'il ne prierait même point pour lui ;—L'*Obéissance*, immortelle vertu, que ce même Christ, notre Père et notre Juge à tous, a exercée et a enseignée à l'égal de son céleste Amour, puisqu'il s'est fait lui-même, par pur amour pour nous, *obéissant, obéissant* jusqu'à la mort, *obéissant* jusqu'à la mort de la croix, afin de nous acheter le droit de partager sa gloire, *pourvu que nous l'imitions*.—L'*Obéissance* enfin, dont la véritable définition vous semble être celle-ci : C'est l'adhésion libre et volontaire de l'esprit et du cœur, ces deux balanciers de toute ame humaine, établissant victorieusement entre eux ce niveau pacifique dont la Foi forme le *point* d'équilibre ; l'Espérance, le *point* de perspective ; et l'Amour, le *point* de stabilité.

Telle est l'analyse, ou plutôt, telle est la synthèse des sentiments, des reflexions et des souhaits qu'à concentrés en nous la lecture sympathique du compte-rendu des deux chapelains de Beauport, adorant l'un et l'autre le même Dieu, croyant au même Christ, mais n'admettant pas les mêmes *moyens* pour recevoir de ce Dieu le sens pratique de ses volontés sur nos âmes, et pour rapporter à ce Christ le bon vouloir personnel de notre passage en ce monde.

Nous donnons en toute franchise cette synthèse de la confrontation religieuse de ces deux Rapports d'autorités religieuses dissidentes, espérant qu'on ne la trouvera pas déplacée ici. Et nous savons d'ailleurs, qu'à l'égal de tout sujet se rapportant à ce grave domaine de la Grâce, une pareille donnée ne peut avoir d'autre sort sur l'esprit des Lecteurs que celui du grain de froment

de la parabole évangélique, lequel nous est montré subir des fortunes si diverses, suivant les accidents de l'atmosphère, du terrain et même des oiseaux de passage, ou voraces ou moqueurs, accompagnant le semeur qui était sorti pour le semer. « *Ecce exiit qui seminat seminare.* »

Concluons, et voici dans quel ordre d'idées.

Soyons en tout humbles et patients ; *humbles*, comme ce souffle vital de l'Esprit Catholique qui dirige l'Asile de Beauport ; *patients*, comme ce monde de malheureux qui l'habite.

« Sur un *point* et pour un peu de temps, j'ai semblé t'abandonner, » fait s'écrier le prophète Isaïe à l'Eglise du Christ s'adressant à toute âme créée. « *Ad punctum et in modico dereliqui te* » « Mais je te ressemblerai dans d'immenses commisérations, » « *In miserationibus magnis congregabo te.* »—« Sois sans crainte » « *Noli timere* »—« Tu ne seras pas confondue et tu ne rougiras pas » « *Non confunderis et non erubesceris* »—« La honte s'éloignera de toi « « *Non enim te pudebit.* »—« Je te ferai oublier la confusion de ta jeunesse. » « *Confusionis adolescentiæ tuæ oblivisceris.* » « C'est que le Seigneur, qui se nomme le maître des armées, et qui t'a faite, exercera sur toi son empire souverain. » « *Quia dominabitur tui qui fecit te, Dominus exercituum nomen ejus.* » Et ton Rédempteur sera appelé le Dieu de la terre entière. »—« *Et redemptor tuus Deus omnis terræ vocabitur.* »—O âme « le Seigneur t'appelle comme une femme abandonnée et chagrinée d'esprit. » « *Ut mulierem derelictam et mœrentem spiritu vocavit te Dominus,* »—« Et ton Dieu te désigne pour être son épouse, toi dont la première jeunesse fut froissée. » « *Et uxorem ab adolesentia abjectam dixit Deus tuus.*—AMEN.

VI

EVANGELIZANTES ET CURANTES.

(*Luc. IX.* 6.)

Et maintenant, laisserons nous s'envoler ces modestes pages, sans dire un mot du *Personnel de l'Asile de Beauport ?*—Il nous semble que cela ne serait pas tout à fait juste. Dans le

cours du Rapport de Messieurs les Directeurs, plus d'une mention est faite à ce sujet. Notre compte-rendu ne peut dès lors se condamner au silence sur cette matière. Nous allons donc en parler; mais nous serons sobres, gardant fidèlement la méthode que nous avons suivie pour tout le reste du travail, c'est-à-dire, cherchant à faire ressortir l'*Idée* du *Fait* signalé.—Pour le Personnel de la Maison, ce sera donc le *Sentiment*, dont nous allons bien facilement découvrir le principe et le mobile, dans la *Participation* des Dignitaires à l'œuvre commune.

En premier lieu, s'il est un nom qui doive être mentionné, c'est celui du signataire de la brochure si pleine et si intéressante que nous venons d'étudier, M. le Docteur F. E. Roy. Tout ce que nous avons pu dire de bien de l'Asile, le long de nos *Observations critiques*, lui revient donc de droit, comme à la fin d'une heureuse bataille, l'honneur que s'y est conquis un brave Régiment retourne au colonel qui le commande.

Et dans les Régiments de la Charité, l'*Esprit de corps* est essentiellement l'âme du service. Aussi, le colonel, ou les colonels de Beauport, (car c'est toute une armée), voudront-ils bien distribuer à leurs officiers le très obscur tribut de notre admiration.—Ces vaillants du Travail et de la Bienfaisance, réalisent, d'ailleurs, pacifiquement l'immortelle devise des bons soldats Canadiens de la Très-Auguste Papauté: *Ils aiment Dieu et vont leur chemin.* N'est-ce pas tout dire?

Il est dans le Rapport un autre nom plusieurs fois signalé par les autorités administratives et religieuses de l'Asile avec la remarque « *d'une confiance illimitée;*—et c'est un fameux Brévet que celui qui porte de pareils mots dans la colonne de ses « *Notes* »—Or, ce Brévet est la propriété de monsieur C. Vincelette, Préfet de l'Etablissement.—Nous avons remarqué, dans cette même colonne, sur les Etats de service de ce dignitaire, que c'est à son initiative qu'est dûe, dans l'Asile, la *Prière en commun* et la pratique du *Chemin de la Croix.* Or, la Philosophie catholique de ces deux *Exercices* religieux acquiert, par leur accomplissement dans une maison de fous, un degré d'intensité nouveau;—qu'on nous pardonne l'antithèse,—toute une finesse

de force.—Prier en commun,—les sommités de l'étude de la science et de l'organisation, avec les dépossédés de l'intelligence, les déshérités de la raison qui n'ont que des instants lucides,—c'est bien là œuvre du Christ en vérité, de ce Christ, Dieu et Homme, qui a voulu nous enseigner lui-même la manière de le prier, en nous dictant, mot pour mot, de sa bouche immortelle, la formule de nos supplications. Et le premier mot de cette dictée est tout un poëme de communauté, d'union solidaire et de fusion des cœurs. C'est ce sublime pluriel dans l'unité possessive de l'élévation de l'âme à Dieu : « NOTRE *Père !* »

Puis, le *Chemin de la Croix*, méditation facile, fortifiante et *imagée* de ce grand drame du Salut Eternel, acheté par le sang et par la mort d'un Dieu, qui commence au Jardin des Oliviers et qui finit au Golgotha ; que sa place est donc bien choisie dans un asile où se coudoient toutes les souffrances, toutes les misères, toutes les agonies, toutes les chûtes douloureuses de l'humanité, et que l'*Ecce Homo* de la divine Passion est bien fait pour pénétrer le cœur de ces infortunés patients !

M. Vincelette a donc été bien inspiré vraiment, en popularisant à Beauport ces actes de piété : il s'est montré en cela fils intelligent de la Sainte Eglise. Nous savons du reste pertinemment de quel attachement inviolable et chaud M. Vincelette est lié à cette Sainte Eglise Romaine et à son Chef infaillible. Il a mérité d'être décoré d'un ordre pontifical. Il *porte sa croix*,—car dans la langue éminemment métaphysique des choses divines, l'antique chevalerie, née dans des siècles de Foi, a donné le nom de *Croix* aux insignes les plus recherchés de la distinction et de la bravoure.—Les chancelleries modernes, et les plats poursuivants de leurs faveurs, les vaniteux quémandeurs de leurs verroteries, ont bien travesti, il est vrai, ce sens primitif de l'institution des Ordres Chevaleresques ; Mais pour M. Vincelette, chacun sait qu'il porte sa Décoration du Pape, avec la même vénération, avec la même absence de respect humain et de prétention, qu'un bon religieux porte son scapulaire sur sa robe de bure.

Enfin, dans le tableau de tous les fonctionnaires de l'Asile de Beauport, nous remarquons une charge officielle remplie par une femme ; et c'est MADAME VINCELETTE qui en est la titulaire.— Cette particularité nous ouvre tout un horizon des bienfaits dont Beauport est le « *Home* », et nous demandons la permission de nous arrêter un instant devant cette perspective.

Le titre de cette charge est celui de *Matrone*. Nous n avions encore rencontré nulle part cette dénomination dans des Etablissements publics. C'est là un nom antique, qui rappelle des vertus antiques, et dont l'appropriation est d'un très heureux choix par un Asile national de bienfaisance. *Matrone* comprend en effet, dans le génie de son terme, les grandeurs maternelles du foyer domestique et l'honneur patriotique exercé par l'influence et par l'action de la femme dans les sociétés civiles.

Et, comme l'Eglise est la *société civile parfaite*, la Papauté, qui est toute l'Eglise, de même que le cœur est tout le sang qui circule jusqu'aux extrémités des membres et les empêche de tomber en décomposition, la Papauté, disons-nous, a toujours consacré, réchauffé, encouragé et béni cette influence et cette action de la femme dans les sociétés civiles. A l'instigation de son divin fondateur qui aimait MARTHE et MARIE ; dans ses fatigues et dans ses grandes épreuves, la Papauté a toujours trouvé un appui intime, des repos sanctificateurs, des assistances fécondes, et, le mot n'est pas trop fort, des conseils, de véritables conseils, dans le dévouement, dans l'activité, dans la foi, de quelques femmes d'élite. STE. CATHERINE DE SIENNE et la COMTESSE MATHILDE DE TOSCANE en sont, entre plusieurs, les illustrations historiques les plus saisissantes.

Les temps changent ; la lutte du bien et du mal varie ses formes suivant les époques ; l'assiette des personnalités, dans les évènements dont le tissu forme l'histoire, semble se déplacer, du moins en apparence ; mais ce n'est réellement qu'une apparence, car l'action divine subsiste toujours, et le rôle des *personnes* qui restent, en dépit de tout, les agents de la Providence, participe, dans le fond intime et réel des choses, à cette grande promesse faite à la Chaire de Pierre que « *les portes de l'Enfer ne prévau-*

dront pas contre elle. » De nos jours, où le rocher sur lequel est assise cette Chaire est battu par la fureur inouïe des flots de la dévastation, le même fait de bon-exemple et de bon-courage, donné par la femme à l'Eglise, se retrouve dans l'humilité des humiliations du Successeur de Pierre.—Captif, comme le fut le premier Apôtre, son maitre ; captif de la captivité de l'hypocrisie, la plus infernale de toutes, Pie IX a trouvé le saint honneur de sa prison, partagé par le valeureux Capitaine qui fut le chef de son armée, quand Il possédait une armée ; c'est bien là la royale hospitalité des fers. Et, si les geôliers du Pape, à la fois exaspérés et vaincus par la sérénité indéfectible de leur victime, forcent son cachot et menaçent sa vie,—Qui nous dit, hélas ! que nous ne verrons par cette horreur !—le Général Kanzler est au premier poste pour recevoir les premiers coups ; et voilà déjà plus de trois années que MADAME KANZLER est, avec son mari, l'emprisonnée volontaire du Vatican.

Quelques années auparavant, ce même Pie IX, dont les fidèles soldats, aujourd'hui dispersés aux quatre coins du monde, avaient alors repoussé par les armes une invasion révolutionnaire, donna le beau nom de « *ma première sœur de charité* » à une Princesse qui passait ses journées d'exil à panser dans les hôpitaux Romains les blessés qu'ils encombraient, défenseurs et ennemis du Pape. C'est sa Majesté très fidèle la reine MARIE SOPHIE des Deux Siciles, précédemment héroïne de la fidélité nationale et du droit des gens, immolés en 1860 à Gaëte, cette ville qui avait été elle-même l'Asile de Pie IX proscrit. (*)

* Ces souvenirs du dévouement tout viril de quelques femmes prenant pour point d'appui de leurs œuvres charitables un attachement inviolable à l'Eglise Romaine, nous engagent à nommer ici, dans une note, une autre femme, digne aide-de-camp de la Reine de Naples et de Madame Kanzler sur le champ de manœuvres des hôpitaux romains, et à raconter, à ce sujet, une petite anecdote sur Pie IX, dont nous avons été témoin.

Cette femme est MADAME STONE, de famille anglaise, et que les canadiens blessés au service de Sa Sainteté ont vue à l'œuvre dans les ambulances de l'armée pontificale.

L'anecdote la voici :

Dans la fête tout-a-fait exceptionnelle des Noces d'Or de Pie IX, fête qui ne ressemblait en rien aux *Fonctions* ordinaires de

Dans le siècle vraiment original où nous vivons, et qui nous offre le spectacle si caractéristique de tous les contrastes, car c'est plus que jamais l'époque de la confusion morale de toutes les idées saines et de la cohésion philosophique de tous les éléments de Justice, le *Service des Pauvres* semble appelé à une interprétation pratique plus radieuse et plus large qu'il ne lui avait jamais été donné d'en recevoir jusqu'ici. Ce mot de *Pauvres*, sanctifié par la vie indigente et par la mort misérable d'un Dieu, s'élève, en effet, à de sublimes, à d'*universelles* hauteurs dans la vraie intelligence de l'économie catholique. Il comprend toute l'échelle des misères et des souffrances humaines, depuis les haillons du mendiant de la rue, jusqu'à l'agonie du riche dont la maladie change, en grabat de douleurs, le lit somptueux; depuis le sang versé par le blessé du champ de bataille jusqu'à la rougeur au front de la *fille repentie;* depuis l'incarcération du coupable que la Justice des hommes retranche du commerce de ses semblables, jusqu'à la chambre de l'aliéné innocent qui, perdant la conscience de ses actes, est séquestré de ses frères pour ne

---

la Basilique Vaticane, car toute la majesté, toute la pompe royale du Souverain Pontife semblait, ce jour là, éclipsée par une allégresse de famille, par le renouvellement demiséculaire des noces d'amour du saint Vieillard des temps modernes avec l'Epouse immortelle des âmes, notre sainte Mère l'Eglise, Pie IX dit la messe comme un simple prêtre au maitre-autel de St. Pierre, et distribua la Communion aux fidèles qui y assistaient. Princes et Princesses de sang royal, Ambassadeurs, Généraux d'armée, grands seigneurs de toutes les parties du monde, et obscurs citoyens de la ville Eternelle, paysans et paysannes de la campagne romaine, dans leurs costumes si caractéristiques, tous reçurent, des mains du Melchisedech de notre âge, le pain de vie, à ce divin banquet au quel peut seule venir s'aligner la seule *Egalité* possible de ce monde.

Après la messe, les Chanoines du Chapitre de St. Pierre donnèrent un déjeuner à l'assistance dans les salles des vastes bâtiments qui forment dépendance de la Sacristie de la Basilique, et Pie IX, suivi de sa cour, fit le tour des tables, souriant, paternel, populaire, distribuant ses paroles qui fortifient, réjouissent et embrasent. Arrivé devant Madame Stone, il s'arrête, la regarde un instant de son regard si magiquement empreint de grandeur et de finesse; puis, se tournant vers ses gardes, Il dit: « *Questa è un Zuavo* »—« *Cette femme, c'est un Zouave.* »

pas leur nuire et pour être lui-même habilement traité.—Et dans l'ordre des indigences morales, que ce mot de *Pauvre* trouve donc de nombreuses, et de justes, et de vives applications! Que de fortunes de cœur perdues, que de trésors volés, que de dépossessions sanctionnées, que de plaies saignantes, que de mendicités imposées par la légèreté, l'orgueil et la malice des hommes!!—Mais, pour couronner d'une vraie couronne d'épines, cette révolution permanente du monde social, et pour en faire la sainte Royauté des *Classes pauvres*, il était réservé à notre âge de voir la pauvreté du Chef de l'Eglise, l'indigence et le dénuement humain du Représentant de Dieu sur la terre. C'est que, lorsqu'on y réfléchit un peu, le saint Evangile à la main, on se convainct sans peine que Jésus-Christ, dans ses miséricordes pour les hommes qu'il a tant aimés, leur a réellement laissé deux Vicaires de Lui-même en ce monde; l'un pour représenter sa Doctrine immortelle, la divinité indéfectible de sa morale, la tutelle inerrable de nos pauvres esprits naturellement si bornés; et ce Vicaire c'est LE PAPE. L'autre Vicaire de Dieu ici bas, est multiple et varié à

Notons, en passant, un détail de cette réunion qui n'est peut-être pas connu.—Dans la foule, il y avait une autre femme qui manqua ne pas pouvoir entrer dans les salles de la Sacristie du chapitre de St. Pierre. Elle se tenait à l'écart; elle n'avait ni billet de faveur, ni escorte, et ne réclamait la protection d'aucun officier de service; Un Camérier la reconnut par hasard et la fit entrer à grand peine. C'était la propre nièce de Pie IX, et l'on sait jusqu'à quel point le St. Père porte la sévérité, disons le mot, la frayeur du *Népotisme*.

Maintenant, pour expliquer le mot de Pie IX sur le compte de Madame Stone, à qui du reste Sa Sainteté a donné l'ordre exprès de délivrer un brévet de la médaille militaire de la campagne de 1867 contre les Garibaldiens, nous nous permettrons d'extraire ce court passage de *Notes authentiques* sur cette campagne, prises sur le fait, recueillies sur les lieux, contrôlées par les autorités militaires, et que nous nous étions empressé d'offrir au *Bulletin de l' Union-Allet*, sitôt qu'a paru cette jeune pubication pontifico-canadienne :

« Après l'affaire de Monte-Libretti, Madame Stone, apprenant « que quelques blessés pontifiaux étaient restés entre les mains « des Garibaldiens, est partie toute seule pour Nérola qui est « actuellement leur quartier-général, et où se forme, entre « cette ville et Montorio-Romano une concentration de bandes

profusion dans ses épanouissements terrestres.—Toujours l'*Unité dans la Variété*, sceau des Révélations divines !—Il est toujours avec nous, selon le mot du Sauveur lui-même ; il est la lumière de nos *Œuvres* et le levain de notre Foi, qui fait à notre conduite privée le pain nourrissant de son activité.—C'est LE PAUVRE.—Oh ! que ces deux Représentants du Verbe de vie sont donc éloquents dans leur passage au milieu de nous ; et combien l'amour de l'un fait aimer l'autre !

Aussi, est-ce bien la solidarité de ce double amour qui produit les *Saintes Femmes* de notre temps.

Citons en encore ce traît de l'histoire de nos jours.

Un autre revendicateur de Fidèlité Nationale, Charles VII, roi d'Espagne, adressait, il y a quelques semaines, cet ordre-du-jour à ses soldats : « *Dieu a accordé à vos armes une victoire inespérée* « *mais je m'y attendais. Vous honorez son Sacré-Cœur ; c'était* « *une Fête de la Ste Vierge ; et* MARGUERITE *priait.* »

L'Autorité de l'Eglise, l'Autorité de la Famille, et l'Autorité du Pouvoir ne sont elles pas merveilleusement honorées, définies et harmonisées par ces quatre mots de Chrétien, de Monarque et d'Epoux.

« d'environ 3000 hommes. La position est d'ailleurs très forte.— « Elle a dû faire plusieurs lieues à pied par des chemins impraticables, mais elle est arrivée à son but. Une fois dans la place, « elle n'a voulu traiter qu'avec le fils de Garibaldi qui commandait « la colonne. Celui-ci l'a reçue et avant d'entrer en matière, « Madame Stone a commencé par lui faire jeter son cigarre et ôter « son chapeau, lui faisant observer, avec le plus grand sang-froid, « qu'elle est femme et anglaise. Elle a obtenu ensuite ses chers « blessés et a immédiatement organisé une ambulance pour eux « dans le village »……

« Quelques jours après, les pontificaux donnèrent l'assaut à « Nérola. Il fut heureux. Après une fusillade très nourrie, la « précision du tir du canon pontifical, amené littéralement à « force de bras contre ce véritable nid d'aigle perché à pic sur « les hauteurs, déconcerta les brigands et ils se rendirent à discrétion. Or, au moment où la colonne des Papalins faisait son « entrée dans le village, dans une pauvre maison du faubourg, « une porte s'ouvrit ; c'était Madame Stone que l'assaut n'avait « pas émue un seul instant et qui paraissait sur le seuil de *son* « *ambulance*, disant, avec le plus grand calme, aux pontificaux de « l'avant-garde : « *Maintenant messieurs, s'il vous plait, ne faites* « *pas trop de bruit ; il y a des malades ici.* »

Oui, les temps changent et ils sont durs à l'heure présente ; mais « *Lorsque l'épreuve devient trop amère, un regard jeté sur* « *le Vatican ranime le courage et fortifie l'espérance. C'est à* « *l'école de l'Auguste Captif, qu'on acquiert l'esprit de fermeté, de* « *résignation et de paix, de cette paix assurée à quiconque prend* « *sa conscience pour guide et Pie IX pour modèle.* » Ces mémorables paroles sont d'un autre prétendant légitime au salut et au bonheur de son peuple, le Roi de France, Henri V. Il a dû les prononcer pour repousser dignement d'inqualifiables conseils politiques que se permettait de lui donner un évêque renommé de ses sujets, dont le cerveau conserve encore un grain de cette démence du siècle, le Libéralisme-catholique, Ce Roi très-chrétien, ce Sauveur très-humble, cet Homme envoyé de Dieu,—(car le : « *Fuit homo missus a Deo*» est une loi du plan divin qui trouve invariablement son application dans toute régénération morale des peuples), a bien, il est vrai, cette ressemblance avec Jean le Précurseur ; qu'il est jusqu'ici la voix criant dans le désert « *Vox clamantis in deserto* » et que l'atmosphère empoisonnée qui repousse sa venue est toute faite d'inintelligentes ténèbres, « *Et tenebræ eum non comprehenderunt.* » Mais qu'importe ! La lumière se fera, parce que c'est précisément dans les ténèbres qu'elle est appelée à luire. « *Lux in tenebris lucet* » et que le Christ s'est affirmé lui-même la lumière du monde «*Ego sum lux mundi.*» Alors, quand ce jour des éclaircies nous sera donné, on verra aux côtés d'Henri V, la femme très chrétienne, dont Sa Majesté a parlé souvent dans ses admirables lettres, en l'appelant royalement : « *Ma femme*», la Reine MARIE-THÉRESE ; et l'on sera radieusement étonné de l'immense empire que cette femme ayant vécu d'humilité, d'offrandes et de prières saura exercer sur l'éducation, sur les mœurs, sur le caractère et sur le cœur de la femme française, qui ont un si grand besoin,—l'univers entier le sait, —d'une contre-révolution de cette nature.

Oh ! c'est une éloquente chose en vérité que la série des rapprochements *tout à fait contemporains*, qui naissent à l'ombre de cette coupole du Vatican, dont la mission est d'abriter le monde ! Les Généraux-en-chef, les Princesses et les Rois de toutes nations

s'y coudoient, pour apprendre à vivre au peuple chrétien, *Plebs christiana.* Pendant que le Général Kanzler se tient caché au Vatican, caché aux honneurs publics, à l'ambition humaine, mais pour mieux découvrir sa poitrine au stylet des sicaires et pour élever, s'il le faut, son front à la couronne du martyre, un autre Général-en-chef, en France, vient de subir, par jugement de ses pairs, la condamnation doublement capitale de la mort et de la dégradation militaire. Et ce Général-en-chef fut un jour triomphant et encensé sur le continent Américain. Puis, lorsqu'il en partit, un Empereur fut passé par les armes. Quant à la part de responsabilité incombant, en cet assassinat, au Lieutenant choisi du César corrupteur qui régnait alors en France, l'histoire n'en a pas encore dévoilé la vérité.—L'histoire n'a pas même dit le premier mot de la vérité du procès célèbre qui vient de dégrader un Maréchal de France !—(Ceci n'est point un paradoxe,)—Mais en même temps que, sur cet hémisphère, le Souverain malheureux tombait foudroyé, sous les balles régicides, sa femme, pénétrant au Vatican, pour réparer par un retour de conscience, peut-être hélas trop tardif, les attentats commis contre l'autorité de l'Eglise au Mexique tombait de son côté, dans le Palais Apostolique, aux pieds de Pie IX, foudroyée par son premier accès d'aliénation mentale !

Voyons, nous sommes nous beaucoup *écarté* de notre sujet ? Sommes nous bien loin de Beauport?—Nullement, car tout se tient, tout se lie, et tout s'enchaîne avec ce « *regard jeté sur le Vatican* » dont parle le Fils Ainé de l'Eglise.—En faisant mention du Personnel dirigeant de l'Asile des aliénés de la Province de Québec, le nom Madame Vincelette a amené devant notre pensée un défilé de Saintes et de Princesses. Qu'est-ce que cela prouve ?—Cela prouve que dans l'amour sincère de l'Eglise, dans l'humble exercice de ses Œuvres de miséricorde, dans l'hommage du Cœur rendu au Souverain Pontife, on trouve, jusqu'en sa quintessence, le secret de cette vieille expression si catholique et si française : « *La Bonne Compagnie.* »

VII

GENTES DŒMONIIS IMMOLANT.

(*Cor. X.* 20.)

Ces très humbles *Observations critiques* sur le Rapport annuel des Directeurs de Beauport nous ont entraîné à plus de développements que nous n'avions l'intention de leur donner en y mettant la main. Ce sont là des accidents fréquents à la guerre, surtout quand il s'agit de ces batailles de papier noirci, pour lesquelles on n'a qu'un bec de plume pour tout sabre, et dont la presse forme les gémissements.

Quand on a donc poussé ces *pointes* d'éclaireur au large.—(L'ont-elles été trop au large ?—Ce n'est guères à nous d'en décider. C'est une question de Uhlan, et ce sera, si l'on veut, la critique de cette critique,) il n'y a qu'une chose à faire, c'est de se replier.

Et c'est ce repliement que nous allons opérer. Nous sommes obligés de commander à cet effet : *Colonne ! Face en arrière !* et *Au trot !*

Comme ordre de marche, nous effectuerons cette petite retraite en deux sections ; c'est-à-dire, que nous allons parcourir, d'une allure rapide, deux considérations générales qui sont nées, pour nous, de l'Etude psychologique de la Folie, à laquelle nous ont initié Messieurs les Directeurs de l'Asile de Québec.

Donc, en avant la première section.

Dans cette étrange altération des facultés mentales qni enlève à l'homme le plus beau don qu'il ait reçu de Dieu, le plus inviolable privilége de sa nature immortelle, la *responsabilité de sa conscience*, n'y a-t-il pas, sinon, comme cause absolument directe dans la généralité des cas, du moins, comme une connexité très sensible et bien propre à frapper l'esprit de l'observateur chrétien, une relation puissante et réelle avec ce qu'on appelle le *Monde des Esprits*. Et ce monde là est un monde invisible, mais qui n'en existe pas moins dans la plus irréfutable de toutes

les exactitudes. La Tradition historique, la Science humaine et la Doctrine religieuse l'affirment, le démontrent et l'analysent. Nous vivons entourés de Bons et de Mauvais Esprits.

Les *Bons Esprits*, messagers *obéissants* du Dieu créateur de toutes choses, visibles et invisibles, « *visibilium omnium et invibilium,* » parlent directement à nos âmes, influencent célestement nos cœurs, et, parce que l'obéissance forme précisément et leur gloire et leur vie, ils ne nous troublent jamais, ils n'altèrent en rien l'équilibre de nos facultés ; ils respectent essentiellement l'ordre établi par Dieu dans l'économie de tout ce qui est créé par lui, dans le domaine naturel, dans le domaine physique, dans le domaine inerte de la matière, aussi bien que dans le domaine spiritualiste et surnaturel. Quand les Bons Esprits reçoivent le méssage d'intervenir dans ces diverses lois pour en suspendre momentanément l'exercice régulier, il y a *miracle*, c'est-à-dire, manifestation sensible et extraordinaire, mais nullement contradictoire ou impossible, de la toute puissance infinie de Dieu.

Quand aux *Mauvais Esprits*, leurs agissements en ce monde sont diamétralement opposés, parce qu'au rebours des Bons Esprits, ils ne vivent que de révolte, de bouleversement, de chicanes et d'attaques subtiles contre les œuvres de Dieu.

De ces considérations, dont personne ne contestera, nous l'espérons, l'orthodoxie tant philosophique que religieuse, semble naître d'elle-même l'analogie très frappante qui existe entre la *Folie* et la *Possession*.—Nous avons indiqué plus haut, en passant, le sens, dans lequel nous entendions ici ce mot de *Possession ;*—Et l'analyse de cet autre mot: *Aliénation* mentale semble corroborer cette annalogie. *Aliénation* veut dire, en effet, cession, remise, vente, abdication, dépouillement de sa propriété. Quelles inductions n'en pourrait-on pas tirer dans l'ordre de la conscience ! Pécher, n'est-ce pas l'aliénation de son libre arbitre, de ses facultés morales, de son intelligence des choses spirituelles, de son esprit supérieur, de sa raison divine ? Et par contre, aliéner cette part immatérielle de sa personnalité qui constitue toute l'âme et toute la conscience, opérer cette aliénation entre les mains de n'importe quel pouvoir qui ne vient

pas de Dieu, qui ne sort pas de son esprit pour y rentrer chargé de nos œuvres, qui ne s'éclaire pas de sa vue, et ne s'inspire pas de son amour dégagé de toute influence étrangère, n'est-ce pas pécher, pécher gravement, pécher d'une façon à peu près incurable, puisque c'est pécher de manière à s'enlever en quelque sorte la responsabilité ultérieure de ses actes ?—Aussi, que voit-on partout ?—On voit cette abdication de soi-même entrainer inévitablement les plus grands désordres dans l'organisme moral, et amener insensiblement ceux qui y cèdent à la perte du sens honnête et de toute intelligence de droiture spiritualiste. En un mot, *aliéner* la possession de sa liberté de conscience, n'est-ce pas la folie de son âme et la démence de son salut éternel ?

Quand tous les jours nous récitons notre *Pater*, nous disons en le terminant : « *Ne nous induisez point en tentation, mais délivrez nous du mal,* » n'est-ce pas comme si nous disions : « Notre Père ! gardez-nous fidèlemeut la possession de notre cœur, la sainte propriété de notre choix moral et personnel, de notre élection intime, et préservez nous des maladies, des malaises, des secousses, des déraisons et des lésions de l'âme qui résulteraient inévitablement pour nous d'une belle abdication, d'un tel *renoncement*.

Tel est, ce nous semble, le rapport intime qui existe entre la Folie et le Péché, corrélation de l'abîme qui sépare le Règne de Jésus Christ sur les âmes de l'Empire du Prince des Ténèbres, dans toutes les luttes morales et responsables de ce monde. « SANS PÉCHÉ ! », ce devrait être l'unique et suprême devise de toute Œuvre, de tout Amour et de toute Vie.

A ces idées sommaires se rattacherait, pour un Asile d'Aliénés, l'examen méthodique de la quôte-part qu'apportent à son personnel de patients les vraies obsessions du démon, qui sont, encore de nos jours, sur la terre,—(Nous en sommes persuadé et l'on pourrait en analyser impartialement les symptômes probateurs),—beaucoup plus fréquentes qu'on ne se le figure au premier abord.—Se rattacherait aussi à ces idées, une étude justificative du *Spiritisme*, qui n'est pas autre chose que le culte officiel, quoique déguisé, authentique, bien qu'insidieux, de ces esprits

mauvais dont l'air est infesté. La proportion des cas de folie causés par les pratiques du spiritisme doit être effrayante, et les asiles publics n'en recueillent pas, bien sûr, tous les tristes frappés. La manie des Tables tournantes, percutantes, épelantes et écrivantes, qui a eu son instant de vogue mondaine, est un côté de cette question. Monseigneur de Montréal, qui fit sur ce sujet, il y a une vingtaine d'années, une de ses plus belles Lettres Pastorales, dont le retentissement parvint, par le propre mérite de cette œuvre, dans le monde philosoqhique et religieux de l'Europe, citait d'innombrables cas de suicide et de folie produits par cet amusement dangereux. « Ces Revenants auxquels les « salons sont ouverts, disait-il, sont assez intelligents pour lire « les pensées, et assez forts pour remuer les corps ; seulement, « ils font perdre quelquefois l'esprit à ceux qui en ont, et n'en « donnent jamais à ceux qui n'en ont point. »

Telles sont les quelques pensées que nous a suggérées le premier détachement de notre Compte-rendu en retraite ; passons au second.

Ce qui précède était une idée de *Conscience personnelle* ; ce qui va suivre sera une idée de *Conscience sociale.*

Nous devons d'abord déclarer que les pensées de cette section nous viennent de l'*Etranger*. C'est un document tout récent de l'Episcopat français qui nous les a fournies. Mais cette considération, loin de nous arrêter, nous encourage. Pour quelques esprits que nous ne qualifierons pas, ce mot *Etranger* sonne mal en Canada, et fait l'effet d'un attentat tenté contre l'honneur national. Les résultats pratiques d'une pareille thèse, lorsqu'elle passe du sentiment dans les actes, suffiraient à la condamner. Le rachitisme moral atteint, sans beaucoup de délais, les entreprises engendrées par ce faux sentiment. Il n'y a pas besoin de lunettes d'approche pour constater ces faits. Cette infirmité morale et *provinciale*, (dirait-on France,) n'a d'ailleurs qu'un nom ; c'est la *Médiocratie.*

Le Rapport de l'Asile des Aliénés de Québec en est, du reste, une répudiation complète, animée, saine et multiple à l'infini. Il se fait, d'un bout à l'autre, honneur d'emprunts variés à l'étranger,

dans le vaste domaine de sa spécialité.—Nous marcherons donc sur ses traces dans l'emprunt que nous allons faire, et nous nous bornerons, au surplus, à indiquer tout à fait en courant les reflexions qui en découlent.

Or donc, en même temps que nous parvenait entre les mains la Brochure de Beauport, la Presse catholique du pays reproduisait une Homélie, prononcée devant son clergé, par un des plus grands Evêques de notre temps, l'Evêque de Poitiers, dont le nom de *Famille*, par une heureuse coïncidence de cette grande famille que forment tous les catholiques du monde entier, est absolument le même que le nom de *Sainteté* du Père commun des chrétiens, du Vicaire actuel de Notre Seigneur Jésus-Christ ; — Monseigneur PIE.—Le texte choisi par ce Fils et Frère du Pape est déjà venu sous notre plume dans le cours de cet écrit ; c'est celui-ci : « *Seigneur, ayez compassion de mon fils, parce qu'il* « *est lunatique et il pâtit d'un mauvais mal. Il tombe souvent* « *dans le feu et fréquemment dans l'eau.* » Le digne successeur de St. Hilaire a donné, sur cet épisode évangélique de la folie d'un enfant, une admirable et sainte leçon politique à sa mère suivant les nations, la France qui,—on le sait,—en a un si grand besoin. En sa qualité de Fils de France, le Canada peut donc bien prendre sa part de la leçon, d'autant plus qu'elle a pour lui un cachet d'*actualité* tout à fait particulier. Cette affection morbide, ayant un caractère de périodicité et troublant l'économie des facultés de l'intelligence, « *les Latins,* »—nous dit le doux et savant Pasteur français.—« *par une synonimie curieuse,* « *dont les lexiques offrent l'explication, l'appellent d'un nom qui* » *peut également signifier le mal d'épilepsie et le mal parlemen-* « *taire, le mal des Assemblées ou des Comices : —morbo comitia-* « *li laborans.* »—Dans la période électorale qui vient de s'inaugurer dans tout le Canada, ne sommes nous pas en pleine crise de ce mal ?—Cherchons y le remède dans le propre traitement spécial indiqué par le divin médecin du monde. La prescription est formelle et elle s'applique avec une étonnante précision à la diagnôse locale de cette maladie du pays. « Ce genre de « démence, dit le Maître, ne peut être combattu que par le moyen

« de la prière et du jeûne. »—« *Hoc autem genus non ejicitur* « *nisi per orationem et jejunium.* »—La *Prière* et le *Jeûne !* Les deux grandes plaies béantes, putrides, invétérées, de nos Elections politiques, ne sont elles pas la *Corruption* et l'*Ivrognerie ?*—La Corruption, qui repousse infernalement l'esprit de Prière, pour susciter partout une fièvre-chaude de dissipation ; qui est l'ennemi jurée des Conseils venus de Dieu et de ses ministres ; qui s'affiche en toute impudeur comme une colporteuse d'ironie envers le dépouillement catholique des biens de la terre, pour servir de prosélyte à cet infâme amour de l'argent, surtout de l'argent mal acquis, de l'argent achetant les consciences, aliénant avec bassesse l'honnête exercice d'une liberté.—Et l'Ivrognerie !—Dans ces honteuses batailles de la politique, c'est le Sensualisme de la plèbe prêtant main-forte au Positivisme des meneurs. Ah vraiment ! dans ces accès organisés de la tentation d'un pareil vice, la sobriété ne suffit pas à l'écarter du peuple, il faut encore l'abstinence totale, le saint Jeûne de la très saine et très intelligente ritualité catholique.

Nous ne poursuivrons pas plus loin notre emprunt fait à l'étranger. Une des monomanies sociales et politiques du Canada, comme de toutes les nations contemporaines, c'est le désintéressement, la désagrégation de l'Etat, d'avec le domaine directeur et l'autorité surveillante de l'Eglise, dans l'ordre des choses civiles. C'est contre cette affection cérébrale que Mgr. Pie a édicté les patriotiques splendeurs de son Homélie. Nous avons pour combattre les atteintes de ce mal une potion indigène, analysée, approuvée, sanctionnée, contrôlée et recommandée par l'Eglise, elle porte pour étiquette et pour marque de fabrique le nom de *Programme Catholique.* La dégageant des personnalités diverses de ceux qui la colportent, et qui font bien, d'ailleurs, de la colporter, sachons l'ingérer et nous l'administrer dans ces crises politiques, à loyales et généreuses doses ; l'Autorité civile en sera assainie ; on le verra comme par enchantement.

Et qui pourrait dire, d'ailleurs, au point de vue médical et pratique, dans quelle exacte mesure l'effervesence politique du pays,

ce mauvais mal des *Partis*,—mal caduc en vérité,—ce *delirium* de parlementarisme, dont le peuple canadien subit de temps en temps les accès, ne fait pas l'office de sergent recruteur pour raccoler des patients de la Cervelle, des écloppés de la Raison, des trainards endoloris de la Pensée ou des fuyards affolés du Discernement, des nostalgiques de l'Intelligence et du Bon-sens vers les casernes sanitaires de la maison des aliénés de Québec?..

Résumons tout ceci.

L'Asile de Beauport vient de nous offrir un magistral et consolant tableau d'œuvres, de sentiments, de bons-vouloirs et d'espérances. Or, dans la nature humaine, en toute ensemble comme en toute particularité de ces éléments vitaux: les Œuvres, les Sentiments, les Bons-vouloirs et les Espérances, l'élan inné et comme involontaire de tout attachement à ces données, de toute appropriation du cœur, de l'esprit et de la conscience à ce grand cadre de vie, est,—c'est un fait psychologique,—un invincible instinct de paternité.—N'étouffons pas cet instinct; il vient de Dieu. Elargissons-le au contraire et portons le très-haut.—*Sursum Corda!*— Répètons tous enfin, pour tout ce qui concerne, et nos actions et nos désirs, et les soucis passés de nos labeurs, et l'espoir infléchi de leur fécondité, et les secrets cachés de nos cœurs et les professions publiques de nos convictions, et ce que nous avons semé sur notre chemin, et ce que nous voyons blanchir devant nous des moissons futures; oui, répètons, paisibles et inébranlables, ce cri vibrant de paternité inscrit à l'Evangile au chapitre du lunatique. « *Domine miserere filio meo!* »—« SEIGNEUR PRENEZ EN PITIÉ MON ENFANT!

VIII

NAVIGANTES VENIMUS IN PORTUM QUI DICITUR *BONIPORTUS*.

(*Act. XXVII. 8.*)

Finissons par un jeu de mots, car m'est avis que l'on peut bien admettre qu'ils ne soient pas tous défendus. L'origine du nom de BEAUPORT nous reporte tout naturellement vers l'origine de

la nationalité canadienne. C'est une origine de navigateurs et de pionniers, réunissant la triple vigueur, *l'œs triplex*, dont la carrière maritime, la conscience colonisatrice et la sève du sang français ont comme *gouverné*, vers ces *beaux ports* de l'Evangélisation catholique, les premiers *citoyens* du Pays, dans le sens le plus élevé de ce titre, sur ce sol canadien doublement riche par la végétation terrestre qui le couvre, et par la vastitude des véritables mers fluviales qui le traversent.

Et cette fondation de Patrie nous ramène, à son tour, à la pensée des fondations de Foi qui ont été le baptistère vivant de son berceau. Aussi, que voyons-nous en remontant le courant historique de la navigation sociale du Canada ?—Sur ce magique fleuve du St. Laurent, quand les premiers français firent halte à cette station bénie de ses rives, à laquelle ils donnèrent en baptême le nom de la femme bénie entre toutes les femmes, le nom de la mère de Dieu, *Ville-Marie* d'où s'est élancé Montréal ; quand ils abordèrent à ce beau port de fortune chrétienne, leur premier soin fut d'y élever un phare de lumière morale, de guide intellectuel et de patriotique préservation. Ce fut un sanctuaire en l'honneur de la Vierge qui mérita de porter dans son sein le Sauveur du monde, le Fils Unique du Père ; de cette femme « Secours des Chrétiens » *Auxilium Christianorum*, que le beau symbolisme de l'Eglise appelle l'*Etoile de la mer*, pour tous les marins de ce monde, qu'ils soient explorateurs, combattants ou naufragés.—Et ce Sanctuaire est resté décoré du vocable civilisateur et prophétique de BONSECOURS. Beauport et Bonsecours ! de quelle féconde accolade des intelligences ne pourrait donc pas être le symbole, si l'on voulait bien, l'analyse originelle et spiritualiste de ces deux noms ! Quel échange, quelle union, quelle paix ne devraient pas fleurir à l'ombre de ces deux Asiles : l'Asile des Œuvres de miséricorde qui guérissent les Fous, et l'Asile des victoires de la Prière qui réconforte les Sages ! Quel entrainement d'émulation tout le long de cette eau qui court sans jamais s'arrêter entre Montréal et Québec !.....—C'est du moins de cette façon, qui nous parait limpide et fertilisatrice et tout aussi claire que désaltérante, que nous nous permettons d'envisager et

que nous voudrions voir aboutir, à la longue, les antiques, les multiples, les intarissables, les malsaines; surtout, les stérilisantes rivalités de ces deux bonnes Villes de Messire notre Roi à tous, le Sauveur Jésus, et de son Gouverneur spirituel, de son Vice-Roi de doctrine, de discipline et de mœurs, notre Saint Père le Pape.

Enfin, si l'on nous octroie la liberté de traduire cette pensée sous la forme de distiques d'une chronique de l'avenir, nous dirons, en mode d'un *Ex-Voto* de la plume.—« *Calamus scribæ velociter scribentis* » :

Qui de Beauport débarque à Bonsecours,
Du grand fleuve de Vie, en paix poursuit le cours.
Qui laisse Bonsecours en faisant l'esprit-fort,
Mérite de finir sa carrière à Beauport.

MONTREAL EN CANADA Ce 25 Janvier, mil huit cent quarantième anniversaire de la guérison de l'esprit de St. Paul, miraculeusement traité, sur le chemin de Damas, par la médecine de la grâce chrétienne, de cette folie de persécution païenne dont il était obsédé, et ayant mérité de devenir, à travers les nations, comme à travers les âges, par sa soumission à suivre en tout ce bon et infaillible traitement, le grand apôtre de la FOLIE DE LA CROIX.

ERRATA.

Page 3. Ligne 2.—Au lieu de :—« *Appartient à la classe industrielle et agricole* »—Lisez :—« *Appartient en grande partie à la classe industrielle et agricole.* »

" 7. Ligne 6.—(Pour quelques exemplaires)—Au lieu de :—« Cette confusion *américaine* »—Lisez :—« Cette confession *américaine.* »

" 11. Ligne 18.—(Pour quelques exemplaires)—Au lieu de :—« *Origine et Nationalistes* »—Lisez :—« *Origines et Nationalités.* »

" 17. Ligne 13.—Au lieu de :—« en aucune manière ?—Lisez :—« en aucune manière. »

" 17. Ligne 18.—Au lieu de :—« Quion veuille, »—Lisez :—« Qu'on veuille. »

" 17. Ligne 20.—Au lieu de :—«grouppé,»—Lisez :—«groupé.»

" 17. Ligne 28.—Au lieu de :—« où devenus incapables, »—Lisez :—« ou devenus incapables. »

" 19. Ligne 30.—Au lieu de :—« pastoral ; »—Lisez :—« pastorale. »

" 20. Ligne 26.—Au lieu de :—« qu'ils réussira ; »—Lisez :—« qu'il réussira. »

" 22. Ligne 5.—Au lieu de :—«Exercise,»—Lisez :—Exercice.

" 24. Ligne 1.—Au lieu de :—« limites, »—Lisez :—limite.

" 25. Ligne 30.—Au lieu de : « l'impreinte, »—Lisez :—« l'empreinte. »

" 28. Ligne 22.—Au lieu de :—bague, »—Lisez :—bagne.

" 31. Ligne 4.—Au lieu de :—« parfore ; »—Lisez :—perfore.

" 32. Ligne 27.—Au lieu de :—« impudents ; »—Lisez :—« imprudents. »

" 38. Ligne 15.—Au lieu de :—« VII »—Lisez :—VIIme.

" 39. Ligne 1.—Au lieu de :—« VIII »—Lisez :—VIIIme.

" 64. Ligne 28.—Au lieu de : « annalogie,»—Lisez: « analogie.»

dus-
ande

e :—
con-

e :—
Na-

sez :

:—

pé.»
»—

sto-

:—

ce.

m-

.

m-

e.»

HOERKINS·VND·BOERKINS